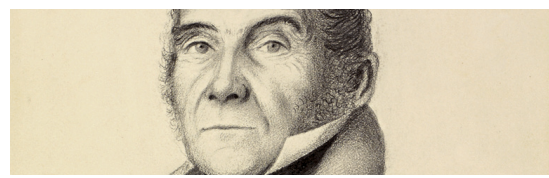




Drôle d'expo... pas juste pour rire dans Côte-des-Neiges Page E 6



L'Amérique libre et démocrate des Patriotes de 1837-1838 Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 JUIN 2012



Le pianiste norvégien Tord Gustavsen est l'un des meilleurs ambassadeurs du jazz scandinave.

HANS FREDRIK ASBJØRNSEN

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

GUSTAVSEN EN QUATRE TEMPS, QUATRE CLIMATS

Chez Tord Gustavsen, tout est affaire de retenue, de nuances, d'évocation. Le pianiste norvégien brode son art sobrement — et bellement — depuis une dizaine d'années, une note à la fois. Maître des climats épurés, il aura cette année au FIJM tout l'espace voulu pour s'exprimer. Coup d'œil sur une série attendue.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Au bout de la ligne en Norvège, Tord Gustavsen incarne d'une voix douce ce que sa musique laisse présager de lui: un mélange de délicatesse et d'élégance, de raffinement et de profondeur. Pour l'un des gros noms internationaux du jazz actuel, la simplicité va de soi. Dans la vie comme sur scène ou en studio.

Pour son quatrième passage au Festival international de jazz de Montréal (FIJM), Gustavsen a droit aux grands honneurs de la série Invitation:

quatre soirs au Gesù avec quatre formations différentes. L'occasion pour lui de développer dans la durée un art qui aime justement se déployer lentement. Montréal aura donc droit à du Gustavsen en solo, en duo, en trio et en quartet.

Ce grand chelem norvégien se prendra d'autant mieux que le FIJM version 2012 n'est pas, de l'avis général, le plus garni des dernières années. Raison de plus pour souligner à grands traits la présence multiple d'un pianiste dont les productions séduisent autant le public que la critique.

«C'est une première pour moi que de passer quatre soirs dans une même salle avec des groupes différents, confie-t-il. Une carte blanche dans un grand festival, c'est nécessairement très stimulant, surtout quand on aime — comme moi — développer les choses en spirale, sans se brusquer. J'ai ainsi pu inviter des gens avec qui j'aime jouer et avec qui je sais que je pourrai explorer de nouvelles perspectives tout en respectant mon univers.»

Gustavsen le reconnaît: il n'est pas spontanément «intéressé à l'idée de jammer avec n'im-

porte qui». Sa série Invitation ne sera pas de celles où les musiciens se découvrent des affinités — ou non — directement sur scène, sans aucune expérience commune antérieure. Son truc à lui, c'est la cohérence et la connivence d'esprit. «J'aime trouver des collaborateurs qui vont être capables de s'intégrer à mon jeu tout en trouvant de nouveaux angles d'approche, de nouveaux paysages sonores, de nouveaux espaces, dit-il. À mon sens, se développer comme musicien implique toujours cette dualité qui est de développer ce que vous aimez, tout en confrontant cette zone de confort.»

Quatre soirs, quatre formations, donc. Primo, Gustavsen se produit le 4 juillet avec son ensemble habituel, celui du récent album *The Well* et du précédent *Restored, Returned* (ECM). Tore Brunborg au sax, Mats Eilertsen à la contrebasse, Jarle Vespestad à la batterie. Groupe parfaitement soudé, qui pigera un peu partout dans les cinq albums de Gustavsen. «Il y aura du nouveau matériel, de plus vieilles compositions, un peu de tout, dit le pianiste. L'important pour moi

est d'en faire un voyage musical unifié. Et ce qui est stimulant avec ce groupe, c'est que nous pouvons toucher au plus vieux matériel et le faire sonner comme quelque chose de très actuel.»

Initialement célébré pour son travail en trio, c'est maintenant pratiquement toujours en quartet que Gustavsen se produit. «Le son du trio est encore bien présent, mais j'ai souhaité élargir la portée quand il a fallu que je change de bassiste. Ajouter un saxophone a permis de bonifier les couleurs, et Brunborg a ce mélange de force et d'humilité qui correspond tout à fait à mon instinct musical.»

Trio différent

Deuxième acte: le 5 juillet, Gustavsen sera en trio... mais pas dans la forme qu'il pratique habituellement. Au batteur Vespestad, il ajoute le saxophoniste Hakon Kornstad. «C'est l'un des meilleurs de la scène jazz norvégienne, dit Tord Gustavsen. Ça va être la soirée la plus expé-

VOIR PAGE E 3 : GUSTAVSEN



AU-DELÀ DU POPART

TOM WESSELMANN

BILLETS À MOITIÉ PRIX*
LES MERCREDIS
DE 17H À 21H

*Applicable à l'achat d'un billet pour adulte au prix courant de 15 \$

GRATUIT POUR LES
ENFANTS DE 12 ANS
ET MOINS**

**Accompagné d'un adulte.
Non applicable aux groupes.

VISITES GUIDÉES

Horaire sur
mbam.qc.ca/popart

mbam.qc.ca/popart



Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, avec le soutien de la Succession Tom Wesselmann, New York, Tom Wesselmann, *Sweet Nothings* (du au organisé avec Wesselmann), 2003, Houston, Sanders Cochen, avec l'aide du concours de la McClellan Gallery, © Succession Tom Wesselmann / SDRAC, Montréal / VAGA, New York (2012), Photo Rick Gardner.

CULTURE

Écrans et purée de pois



ODILE TREMBLAY

À vous, le fracas des casseroles, le parfum musqué de la corruption, les affrontements urbains au clair de lune, la mise en abyme des vidéos prélectorales. Accourez, artistes du monde entier, vous prélasser sur notre fleur de lys. Au Québec, on fournit une riche matière aux créateurs en panne de sujets. Tragédies, comédies, psychodrames: il suffit de se baisser pour cueillir l'inspiration en fleur. Et ne poussez pas, surtout! Il y en a pour tous.

De notre côté, on se demande quel film d'ici sortira tôt ou tard de l'érablière en question.

Patience! Patience! Michel Brault n'a-t-il pas mis quatre ans à témoigner dans *Les ordres* du choc des événements d'Octobre 70? Ça met du temps à décanter, ces crises-là, et lourde est la machine du gars des vues. Quand même, quand même...

D'autant plus fébrile, la hâte de voir notre cinéma s'arrimer au vent turbulent, que le loyal public s'y retrouve moins. De fait, en 2012, de-

puis le début de l'année, les données statistiques sont formelles: notre cinématographie a connu le plus lent démarrage au guichet en 11 ans. Quelques rares bons films, pourtant, mais un manque de volume en six mois, une couple d'échecs commerciaux cuisants. Et des spectateurs qui sont allés voir ailleurs, du côté d'Hollywood et du tandem français d'*Intouchables*.

Après des années de lune de miel plus ou moins intense entre nos cinéastes et le public, ça s'étiole. Faut dire que la rue a offert plus d'action que les grands écrans. Concurrence déloyale, va!

De toute façon, l'été chez nous est rarement la saison des plongées cinématographiques profondes, plutôt l'occasion d'engranger les recettes aux guichets avec du drôle et du léger. Rigoler à l'écran de nos tares de famille, les Québécois en ont sans doute bien besoin par les temps qui courent. Pourtant, nulle comédie québécoise à l'horizon des grandes chaleurs. Appelons ça un rendez-vous raté.

Quand le sombre et confus *Omertà* de Luc Dionne, surfant en mode mineur sur le succès des anciennes séries télé, porte les espoirs cinématographiques commerciaux estivaux sur ses épaules, c'est qu'on est mal barrés.

Et si vous ignorez encore l'avènement d'*Omertà*, polar de juillet, c'est faute d'avoir jeté un œil même distraité sur les couvertures des magazines *people* et dans les pages illustrées des



Les acteurs bien connus Patrick Huard et Michel Côté

journaux. L'étalage en photos des vedettes endimanchées à la première du film dimanche dernier, avec René Angélil, Rachelle Lefèvre, Michel Côté, Patrick Huard, Stéphane Rousseau, etc., occupe l'espace jusqu'à plus soif. Mieux vaut ériger longtemps d'avance la pub (le film ne sort que le 11 juillet) pour appâter les foules. Surtout lorsqu'elles risquent de fuir après coup.

On arguera qu'*Omertà* se colle à l'actualité, avec corruption des politiciens et des flics en tache d'huile; signe des temps qui semble faire écho aux révélations de Jacques Duchesneau sur nos ripoux. A croire que ça ne suffit pas.

Car voilà un film raté, qui ne promet guère de faire recette. Scénario abracadabrant avec perles d'absurdité aux dialogues, velléités humoristiques absentes des anciennes séries en dilution de tons, niveaux de jeu à géométrie plus que variable. Et je vous passe le petit strip-tease mal filmé et mal monté de Rachelle Lefèvre en flic indic, à l'heure de séduire un vilain mafieux campé par Stéphane Rousseau, balafre pour faire vrai. Avec toutes ces doubles faces en trahisons, ces complots internationaux, on finit par y lâcher son fil d'Ariane. Patrick Huard, autre agent double aux mains rougies, est le seul à tirer son épingle du jeu au milieu de cette purée de pois.

Des grognements, il en a soulevé bien avant son tournage, ce film-là, avec de vaines promesses d'embauche à certains acteurs des séries initiales. Seuls trois interprètes d'hier, Michel Côté, Michel Dumont et Paolo Noël, ont survécu au passage du petit au grand écran. Ça râlait dans les rangs des recalés, qui se consolent

sans doute de n'y point figurer en voyant le film. Si le but était de rameuter René Angélil en parain de la mafia au visage inexpressif, mieux eût valu puiser dans le vivier des anciens interprètes. Mais l'imprésario et mari de Céline a un passé de comédien, faut pas croire. Si! Si! Les curieux peuvent l'admirer sur DVD dans le croustillant navet érotique *Après ski* de Roger Cardinal en 1971. Séducteur du dimanche, il explique à son copain (Pierre Labelle, autre ancien Baronet) l'art délicat de la drague, avant de lancer à une fille au bar jouée par Francine Grimaldi: «Vous êtes Capricorne, vous?» Bon, ça ne s'arrange pas pour lui dans *Omertà*. Angélil aurait mieux fait de garder sa job de jour, comme on dit aux prix Aurora des nanars québécois chez *Infoman*.

Prenez aussi Michel Côté, un de nos rares acteurs à pouvoir, par son nom à l'affiche, rameuter le public. Le voici dans *Omertà* reconverti en enquêteur privé, un rôle bien mince et pas flatteur pour sa pomme, alors que Patrick Huard, au profil mieux développé, lui vole la vedette. Dur! Gaspillage de Michel Côté, donc, qui ferait mieux d'aller faire un tour du côté des cinéastes indépendants, histoire de retrouver la forme et le moral.

On lui souhaite meilleure chance la prochaine fois, et à nous aussi, un coup parti! Vivement de bons films québécois. Avec, un jour, de nouveaux regards sur le printemps de nos carres rouges. Pour une fois que ça bouge...

Cette chronique prend congé durant cinq semaines. Bonnes vacances!

otremblay@ledevoir.com

LE FESTIVAL DÉBUTE CE JEUDI
Soyez de la fête!
du 28 juin au 7 juillet

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
en collaboration avec **RioTintoAlcan**

**PRÈS DE 800 CONCERTS
600 ACTIVITÉS ET ANIMATIONS**

Liza MINNELLI
CONFESSIONS
JEUDI 5 JUILLET, 19h30 • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

Battle of the Bands V
Didier Morissonneau présente
DUKE ELLINGTON vs COUNT BASIE
orchestra orchestra
Qui remportera le prestigieux trophée cette année?
CONCERT DE CLÔTURE CBC Radio-Canada
DIMANCHE 8 JUILLET, 14h • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

SOMMETS ACOUSTIQUES
CONCERT D'OUVERTURE CBC Radio-Canada
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL • 19h

Richard Galliano
FROM BACH TO PIAZZOLLA
JEUDI 28 JUIN

Patricia Barber et Kenny Werner duo
VENDREDI 29 JUIN

Flamenco hoy
DE CARLOS SAURA
24 artistes sur scène, chanteurs, danseurs et musiciens
27 JUIN • 19h30 ET DU 28 JUIN AU 1^{er} JUILLET • 18h
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

GRUBB
GYPSY ROMA URBAN BALCAN BEATS
mise en scène et direction artistique: SERGE DENONCOURT
28 au 30 JUIN, 2 et 3 JUILLET • 20h
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Un musical directement de New York!

THE DEVIL'S MUSIC
The Life & Blues of BESSIE SMITH
2 AU 7 JUILLET • 19h, 3 JUILLET • 20h
CINQUIÈME SALLE • PdA

THE RAT PACK IS BACK!
EN DIRECT DE LAS VEGAS!
Avec Sammy, Frank, Dean et Joey!
SAMEDI 7 JUILLET • 18h ET 21h30
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

LES GRANDS CONCERTS RioTintoAlcan

JACK BRUCE, CINDY BLACKMAN, JOHN MEDESKI, VERN REID
SPECTRUM ROAD
JEUDI 28 JUIN

MILES SMILES
avec WALLACE RONEY, BILL EVANS, DARRYL JONES, JOEY DEFRANCESCO, LARRY CORVEILL, et OMAR HAKIM
LUNDI 2 JUILLET

VAN DER GRAAF GENERATOR
AN EVENING WITH
MARDI 3 JUILLET

OLIVER JONES
PLAYS OLIVER JONES
PETER APPELBYARD
JEUDI 5 JUILLET

LES RYTHMES

ZIGGY MARLEY
WILD AND FREE TOUR
Première partie: INWORD
JEUDI 28 JUIN

LILA DOWNS
SAMEDI 30 JUIN • 22h

CARAVAN PALACE
Première partie: LADY LINN AND HER MAGNIFICENT SEVEN
LUNDI 2 JUILLET

EMIR KUSTURICA
Première partie: SERGIU POPA - SHUKAR ROMA
JEUDI 5 JUILLET • 18h

POUR TOUT SAVOIR SUR NOS CONCERTS ET NOS EXCLUSIVITÉS, INSCRIVEZ-VOUS À L'INFOLETTRE SPECTRA: MONTREALJAZZFEST.COM/INFOLETTRE

BILLETTS
MÉTROPOLIS 1 855 790-1245
ticketmaster.ca
admission.com

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE 514 866-8668
tnm.qc.ca

PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
1 866 842-2112
laplacedesarts.com

montrealjazzfest.com

Bell Heineken LOTO QUÉBEC SAO infojazz LA PRESSE

Canada Montréal TOURISME Montréal Québec 514 871-1881 1 85jazzfest

ENTREVUE

Jérémie Renier en Claude François

Le biopic *Cloco* de Florent-Emilio Siri prend l'affiche vendredi dans nos salles

ODILE TREMBLAY

Chaque pays a ses idoles populaires, engouement qui provoque l'ahurissement sous d'autres frontières. Mais enfin, qu'est-ce qu'ils lui trouvent? Claude François est de ceux-là, à qui ses fans et faux sosies en France vouent toujours un culte éperdu, 34 ans après sa disparition. Pour plusieurs Québécois, il symbolise surtout le kitsch. Encore que son plus grand tube, *Comme d'habitude*, inspiré de sa rupture avec la chanteuse France Gall, traduit en anglais sous le titre *My Way* et interprété entre autres par Sinatra, lui valut la gloire planétaire. Bête de scène et homme d'affaires, bourreau des cœurs et macho, tyranique et exaspérant, sa mort accidentelle (électrocuté dans sa baignoire à 39 ans en 1978) l'ancre définitivement dans sa légende.

Le Belge Jérémie Renier s'est surtout fait connaître dans les films de ses compatriotes les frères Dardenne: *La promesse*, *L'enfant*, etc., mais il a vite connu un grand succès en France. Il a joué sous la direction de François Ozon, d'Olivier Assayas, de Bertrand Bonello, de Jeanne Labruno, entre autres. L'acteur avoue ne pas se compter parmi les admirateurs de Claude François. Au départ, il connaissait assez mal son répertoire à vrai dire. Mais les traits fins, les yeux bleus, les cheveux blonds peuvent unir les sensibilités les plus opposées.

«J'avais 19 ans et je jouais dans Le pacte des loups. On m'a dit: "Tiens! Tu ressembles à Claude François."» Il reçut alors d'Antoine de Caunes une première proposition pour incarner le chanteur, projet de biopic qui tomba à l'eau. «C'était resté dans un coin de ma tête comme une possibilité...» Mais le film *Podium* de Yann Moix en 2004, dans lequel Benoît Poel-

voorde incarne un burlesque sosie de Claude François, mit tout autre sujet connexe entre parenthèses...

Une sorte de Peter Pan

Il y a trois ans, le producteur Cyril Colbeau-Justin est revenu à la charge. Florent-Emilio Siri (auteur de nombreux clips musicaux mais aussi de films, tels *Otage* et *L'ennemi intime*) accepte de réaliser le biopic *Cloco*, qu'il coscénarisa avec Julien Rappeneau. Un documentaire de Mireille Dumas sur Claude François qui dépassait le côté «chanteur à minettes» le persuada, ainsi que Jérémie Renier, qu'il y avait moyen d'apporter une texture nouvelle à l'idole des jeunes des décennies 60 et 70. «Je ne voulais pas présenter une image édulcorée du personnage, explique l'acteur, et désirais qu'on aborde l'homme davantage que le chanteur.»

Né en Égypte en 1939, Claude François avait été expulsé en 1956 du pays avec sa famille à la suite de la nationalisation du canal de Suez par Nasser. Le déracinement en France lui causa des blessures. Le film remonte aussi le cours de son enfance et aborde ses carences émotives.

Aux yeux de Jérémie Renier, Claude François est une sorte de Peter Pan, de Michael Jackson toujours accroché à l'adolescence, avec des angles de complexité supplémentaires. «Dans sa carrière, il a connu plusieurs phases et le film en témoigne: le temps du yé-yé, la soul music, le disco à paillettes avec les nanas, une période qui me semblait affreuse. Mais on a voulu faire quelque chose de plus profond, en montrant ses côtés caractériels. Il était très dur. Ticky Holgado en sut quelque chose. Avant de devenir acteur, il fut son assistant et son souffre-douleur durant deux ans et demi. Claude François vivait un rapport très particulier avec ses fans, il leur a énormément donné. Puis le destin

du chanteur, mort en pleine gloire, l'a auréolé. La plupart des membres de son fan-club affichent un certain âge, mais on retrouve des jeunes aussi, qui ne l'ont jamais connu vivant.»

Jérémie Renier ne savait ni chanter, ni danser, ni jouer de la batterie, et pour se mettre en forme, il dut effectuer de nombreuses séances d'abdos. Le tout, sous la gouverne d'entraîneurs divers, lui réclama cinq mois de préparation. «Ce fut un gros travail vocal, confesse-t-il. D'autant plus que Claude François possédait une voix aigüe, nasale. C'est ce qui fut le plus difficile à recréer pour moi. Mais entrer dans son énergie débordante, son hyperactivité était jouissif pour un acteur. Interpréter quelqu'un qui a déjà existé, que ce soit Hitler ou sœur Emmanuelle, ajoute à la pression. On regarde les images, on imite. La famille avait peur au début qu'on veuille montrer sa part d'ombre, mais les fils Claude Junior et Marc ont vite compris qu'en parlant des félures, ils pouvaient eux-mêmes tuer leur père, je présume. Ses fils l'ont connu maniaque et tyrannique, puis en s'occupant de son fan-club, ils l'avaient fantasmé. C'était épouvantable pour eux.» Quand même, la famille, dont les anciennes épouses, ont réclamé des changements au scénario. Pas simple.

Si les deux fils, après quelques hésitations, ont accepté l'idée de briser le mythe, la sœur du chanteur, Josette, cessa toute collaboration avec le film. De fait, l'image de Claude François sort de *Cloco* égratignée. Mais Jérémie Renier s'est donné corps et âme dans ce rôle exigeant. Pour l'instant, l'acteur annonce qu'il est en train d'écrire un film qu'il entend réaliser avec son demi-frère, également comédien, Yannick Renier.

Le Devoir

Cet entretien a été effectué à Paris à l'invitation d'Unifrance.

CULTURE › MUSIQUE

LE FIJM À L'UPSTAIRS

Le salut aux anciens de Goldberg

SERGE TRUFFAUT

On l'aime bien, Aaron Goldberg. Même qu'on l'apprécie énormément beaucoup, le pianiste également docteur en études sociales et en sciences politiques de Harvard, soit l'université économiquement très bavarde. On l'aime bien parce qu'il est doublement unique, singulier, particulier, celui qui se produira en trio le 4 juillet à l'Upstairs dans le cadre du FIJM.

À dire vrai, à dire la réalité sans l'ombre d'une hésitation, Goldberg est très singulier parce qu'il est le seul pianiste du temps présent qui emprunte certaines saillies des pianistes d'antan. Ceux, pour être plus précis, qui étaient au cœur des trios des années 50 et 60.

Oui, oui, oui... Écouter Goldberg, écouter notamment l'excellent *Yes!* sur étiquette Sunnyside, revient à ressentir ce que l'on goûte et apprend lorsqu'on écoute — tenez-vous très bien — Red Garland, Elmo Hope, Hampton Hawes, Carl Perkins, Bobby Timmons, Duke Jordan, Wynton Kelly, Junior Mance, Horace Parlan et Kenny Drew, soit...

Soit les princes de l'athéisme, les militants du pesant ou, dit autrement, les adversaires du cool jazz et des chemises à fleurs, soit les aficionados du hard-bop, soit ces éclairés qui ont décidé d'aller de l'avant après être allés en arrière. Oui, oui, oui... De quoi s'agit-il? Ce retour aux sources en général et au blues en particulier, c'est à Garland et d'autres qu'on le doit.

Décaper, bouger, bousculer...

Aujourd'hui, donc, Goldberg résume à lui tout seul ce style fait de ponctuations, vives, incisives, joyeuses, sensuelles. C'est par ce parti pris qu'il se distingue d'un Keith Jarrett, d'un Tord Gustavsen ou encore d'un Brad Mehldau. Ces derniers sont lyriques, méditatifs, donc amateurs de lenteurs, et parfois de préciosités, là où Goldberg aime décaper, bouger, bousculer. Ses interprétations de pièces composées par Thelonious Monk et Duke Ellington se démarquent énormément de celles signées par d'autres. On le répète, il est très singulier.

Cette inclination pour le très particulier est évidemment l'écho d'un parcours très singulier. Et tout d'abord, du cercle familial. «J'ai eu ce qu'on pourrait appeler un problème de famille. Mes parents n'étaient vraiment pas chaud à l'idée que je sois musicien professionnel.»



EMRA ISLEK

Le pianiste Aaron Goldberg se produira en trio le mercredi 4 juillet à l'Upstairs.

«On a donc conclu une entente. Je poursuivrais des études dites sérieuses le jour et le soir ce serait la musique. J'ai énormément appris par moi-même. Bref, j'allais à l'université le jour et le soir je jouais dans des clubs. C'est ainsi que j'ai rencontré beaucoup de musiciens.»

Au début des années 90, à New York, il va animer régulièrement les jams de Smalls, soit ce club qui peut se vanter à juste titre d'avoir été le lieu de naissance d'un courant dont lui, Mark Turner, Ben Wolfe, Omer Avital, Seamus Blake et bien d'autres sont aujourd'hui les figures de proue.

Toujours est-il que c'est là qu'il se fera remarquer. Qu'il sera engagé, que sa carrière prendra son envol grâce à sa contribution aux formations dirigées par le saxophoniste Mark Turner, les trompettistes Freddie Hubbard et Tom Harrell et le saxophoniste Joshua Redman. On lui a demandé ce qu'il avait appris de chacun d'eux.

«Auprès de Mark, j'ai appris que, si l'on tient mordicus à être original, on doit absolument étudier très méticuleusement les maîtres du genre. Pour lui, c'est la seule manière de trouver sa voix. Je vous assure qu'il a énormément étudié John Coltrane, Joe Henderson et Warne Marsh.»

Tom Harrell? «Il est un exemple à plus d'un titre. Quand on sait le type de maladie qui le frappe [NDLR: il est schizophrène], je reste très admiratif par sa manière qu'il a d'insuffler de la mélodie, du lyrisme dans tous les registres. Tom est un battant. Il a vaincu tous ceux qui étaient sceptiques à son endroit.»

Freddie Hubbard? «Je l'ai connu vers la fin d'un long parcours. Il n'était plus aussi technique, aussi virtuose qu'il le fut à l'époque de ses enregistrements pour Blue Note, mais il avait une confiance étonnante. Il y avait chez lui ce je ne sais quoi de très encourageant.»

Joshua Redman? «Nous jouons encore ensemble. C'est un de mes meilleurs amis. Il m'a beaucoup appris sur l'approche que l'on doit avoir sur le flanc des affaires. Du business. J'ai surtout appris que, pour rester créatif, pour éviter la paralysie, on doit avoir et cultiver des standards de qualité très élevée. Pour lui, un show est aussi une expérience qu'on livre au public. Il est très généreux.» Ave!

Aaron Goldberg jouera le 4 juillet à l'Upstairs en compagnie de Rick Rosato à la contrebasse et Obed Calvaire à la batterie. Prix du billet? 26,50\$. Tél.: 514 931-6808.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Tanglewood: 75 ans en 75 enregistrements

L'Orchestre symphonique de Boston tient ses concerts estivaux à Tanglewood. Cette mecca musicale en Amérique du Nord fête ses 75 ans. Pour marquer cet anniversaire, l'orchestre met en ligne et rend disponibles en téléchargement 75 documents sonores de l'histoire du festival depuis 1937: une manne inestimable.

CHRISTOPHE HUSS

L'opération, célébrant le 75^e anniversaire de Tanglewood par la résurrection d'archives, se déroule en deux temps. Chaque jour, du mercredi 20 juin au dimanche 2 septembre, un document tiré d'un concert d'archives sera diffusé en streaming. Dès le lendemain, il sera disponible en téléchargement.

Le document de ce samedi est la 1^{re} Symphonie de John Harbison, dirigée par le compositeur le 19 juillet 1984. Demain, ce sera une soirée avec Danny Kaye de 1961 et lundi, *Introductions & Goodbyes* de Lukas Foss en 2009. Pas de quoi fouetter un chat, me direz-vous... Peut-être pour nos goûts dans les trois prochains jours, mais, durant l'été, la moisson sera abondante et alléchante.

Une fois passées les 24 heures de streaming gratuit (début de chaque «journée» à 8h (heure de l'Est), les documents seront accessibles en téléchargement payant. L'accès se fera par les sites www.bso.org et www.tanglewood.org. Le client pourra créer un compte et y acheter la musique voulue. Le prix devrait être fonction de la durée, puisque l'opération juxtapose tant le 1^{er} Concerto de Mendelssohn par Serkin et Ozawa, diffusé hier, que l'intégralité d'*Otello* en 1969 sous la direction d'Erich Leinsdorf, qui a ouvert le bal mercredi.

Diversification

L'Orchestre symphonique de Boston se garde bien de répondre à nos questions sur les prévisions et espérances de ventes en matière de nombre de téléchargements. On sait — et des leaders du métier tels que Klaus Heymann, le patron de Naxos, l'ont avoué — que le classique en téléchargement tarde un peu à se développer.

On peut supposer que, de la part des clients, il y a une peur de perte de qualité des enregistrements récents. Mais dans le cas des archives de concerts, qu'en sera-t-il?

L'opération et son retentissement seront observés de près. Si les orchestres sont en quête de diversification des revenus, les syndicats de musiciens, pour leur part, sont confrontés à la question des modèles de partage des revenus.

C'est ce bras de fer qui s'entame ici entre Radio-Canada et la Guilde des musiciens. Le modèle ancien, où les musiciens et orchestres se faisaient (grassement) payer au moment de l'enregistrement, à charge ensuite pour l'enregistreur de récupérer sa mise, a vécu. On l'a vu lors de la grève de l'OSM en 2005. Les rigides clauses d'enregistrement de la Fédération américaine des musiciens avaient d'ailleurs valu dès la fin des années 1990 aux cinq meilleurs orchestres amé-

ricains la perte de leurs contrats d'enregistrement. La présente opération médiatique s'inscrit pleinement dans le cadre de l'assouplissement des règles et conditions financières liées à l'enregistrement et à la diffusion sur supports phonographiques ou autres plateformes.

Le répertoire des 75 archives se veut large et inclut les créateurs contemporains. On comprend du communiqué de l'orchestre que les chefs, solistes et ayants droit ont généreusement et, surtout, gracieusement permis la promotion de leur art dans le cadre de ce projet. Les documents rendus publics comportent le son, mais aussi des photos, des notes de programme, etc.

La semaine qui vient est plus affriolante, déjà, que cette fin de semaine. Mercredi, ce sera *Béatrice et Bénédict* de Berlioz dirigé par Ozawa en 1984; jeudi, la 3^e Symphonie de Roussel par Haitink en 2006; vendredi, le 3^e Concerto de Rachmaninov par Leinsdorf et Van Cliburn en 1966 et samedi, la *Sinfonia* de Berio par lui-même.

De ce que nous avons entendu, tant sur des documents assez anciens, comme le 1^{er} Concerto de Brahms par Fleischer et Munch, ou récents, comme une 8^e Symphonie de Dvorák dynamisée par James Levine, les reports sont excellents.

Il est impossible de présenter tout et on ne peut qu'espérer que la liste complète sera accessible sur le site de Tanglewood ou du BSO au moment où vous lirez ces lignes. Il faut cependant bien préciser qu'il s'agit ici d'archives de concerts inédites, et non d'enregistrements déjà connus et diffusés.

Dans les statistiques des documents téléchargés par les journalistes, il est amusant de voir que l'arrangement de Duke Ellington du *Peer Gynt* de Grieg par Seiji Ozawa, Winton Marsalis et le

Lincoln Center Jazz Orchestra (diffusion le 19 juillet) supplantent largement le 1^{er} acte de *La Walkyrie* par... Charles Munch (!) en 1959, que l'on pourra entendre la veille. Les amateurs de Charles Munch, eux, ne manqueront pas non plus, le 1^{er} août, un concert de *La damnation de Faust* de Berlioz en 1960.

Pour le reste, nous aurons peut-être l'occasion çà et là de vous rappeler l'existence d'une diffusion marquante. Voici, par ordre chronologique quelques autres moments attendus:

9 juillet: *Turangilila-Symphonie* de Messiaen avec Seiji Ozawa et les sœurs Loriod.

10 juillet: 8^e Symphonie de Dvorák par James Levine en 2008 (entendu et approuvé par *Le Devoir!*).

14 juillet: *Fidelio* de Beethoven sous la direction d'Erich Leinsdorf.

26 juillet: *Concerto pour orchestre* de Bartók par Pierre Monteux en 1956.

2 août: 8^e Symphonie de Mahler et *Amériques* de Varèse par James Levine (2005).

4 août: 9^e Symphonie de Beethoven par Koussevitsky en 1938.

8 août: *La flûte enchantée* de Mozart avec Beverly Sills en Pamina et Erich Leinsdorf à la baguette.

15 août: *Gurrelieder* de Schoenberg par James Levine en 2006.

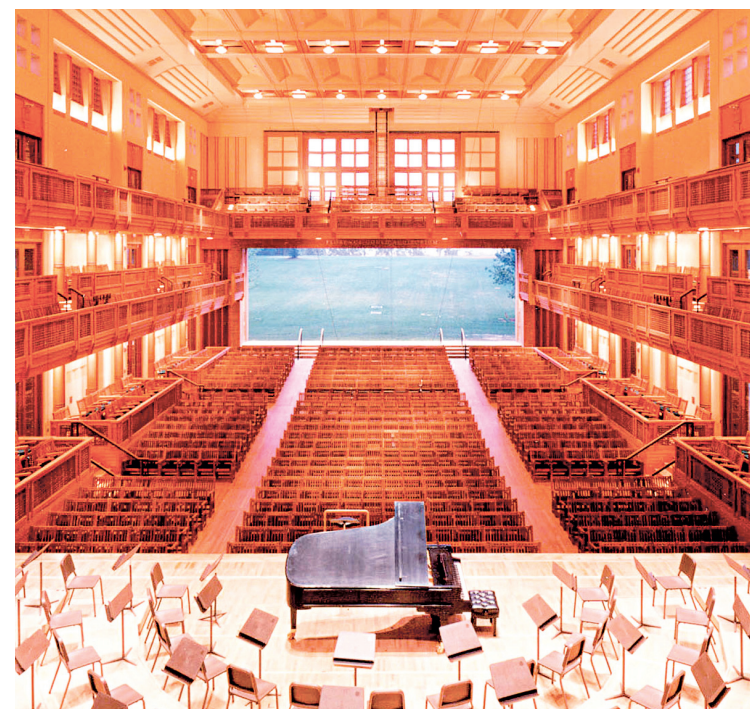
1^{er} septembre: *Symphonie fantastique* de Berlioz avec Colin Davis.

Les documents devraient être offerts en téléchargement de manière permanente, mais mieux vaut parfois ne pas trop tarder. Le service des communications de l'orchestre nous dit en effet qu'«une poignée d'enregistrements ne seront accessibles que cet été», tout en précisant que... «les précisions viendront».

Le Devoir

LES ARCHIVES DE TANGLEWOOD

www.tanglewood.org
Du 20 juin au 2 septembre:
un ajout quotidien en flux continu puis en téléchargement.
Festival 2012 du 14 juillet au 24 août.



STEVE ROSENTHAL

L'étonnante salle du festival de Tanglewood

GUSTAVSEN

SUITE DE LA PAGE E 1

mentale des quatre, celle qu'on a le moins planifiée. Nous allons jouer des hymnes scandinaves, des compositions originales, nous allons improviser... Kornstad est quelqu'un qui utilise de façon très naturelle des effets électroniques. Il est habile à produire des paysages musicaux qui sont à la fois groovy et méditatifs.»

Au troisième soir, Gustavsen se retrouvera seul en scène pour une session solo — exercice suprême en piano jazz, avec un lot de maîtres à toutes les époques, d'Art Tatum à Keith Jarrett, de Paul Bley à Brad Mehldau... La formule est moins familière à Gustavsen. «Je joue souvent des interludes en solo lors des concerts avec l'Ensemble. J'aime beaucoup ce dialogue entre le piano et moi. Mais un concert entier, ça ne m'est pas arrivé plus de trois ou quatre fois depuis cinq ans. Alors, oui, c'est un défi important, mais aussi très attirant.»

Il détaille l'enjeu: «Le piano est un orchestre en soi, dit-il. Il y a plein de façons de jouer et de trouver un équilibre entre le groove, le lyrisme, l'espace... La beauté, c'est d'arriver à utiliser tout le spectre que permet le



HANS FREDRIK ASBJØRSEN

Le pianiste norvégien Tord Gustavsen et son ensemble

piano et d'organiser les différents timbres dans une structure qui a du sens et qui demeure simple.»

Simplicité? Et comment. «Je pense qu'en jouant en solo, il est encore plus important de ne pas trop jouer de notes, de laisser de la place aux silences. Ça paraît paradoxal parce qu'on est seul en scène, sans support rythmique ou mélodique. Mais pour moi, l'important est de composer avec une structure à la fois flexible et très précise, et d'être aussi à la fois discipliné et ouvert au moment présent, réceptif à ce qui se passe... C'est le grand défi du piano solo tel que je le conçois: demeurer ouvert à tout et suivre en même temps une certaine structure réfléchie.»

Pour la dernière soirée, Gustavsen a invité sa compatriote

Solveig Slettahjell, dont il dit le plus grand bien. «Elle est très sollicitée en Europe, notamment en Grande-Bretagne et en Allemagne, indique le pianiste. C'est une chanteuse qui a une incroyable combinaison de chaleur et de créativité dans son phrasé. Je la trouve formidable dans l'interprétation des mélodies lentes: elle capte chaque instant, chaque vibration...»

Ce qui, en apparence, décrit parfaitement la musique et les climats bleus de Tord Gustavsen. Dont on va profiter à plein sous peu.

Le Devoir

TORD GUSTAVSEN

En spectacle au Gesù dans le cadre du FIJM les 4, 5, 6 et 7 juillet à 18h.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE lanaudière

Le plus grand festival de musique classique au Canada

en collaboration avec

LA PRESSE

MOMENTS UNIQUES
7 JUILLET au 5 AOÛT 2012

L'ORCHESTRE DE PITTSBURGH DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE !

Samedi 21 juillet / 20 h

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH
Manfred HONECK, direction
Johannes MOSER, violoncelle
Programme : GLINKA, DVOŘÁK, TCHAIKOVSKI

Dimanche 22 juillet / 14 h

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH
Manfred HONECK, direction
Programme : TCHAIKOVSKI, STRAUSSBilletterie 450 759-4343 / 1 800 561-4343 | lanaudiere.org

CULTURE › CINÉMA

Du plomb dans l'aile

FORCES SPÉCIALES

Réalisation et scénario : Stéphane Rybojad. Avec Diane Kruger, Benoît Magimel, Djimon Hounsou, Denis Ménochet, Raphaël Personnaz, Mehdi Nebbou. Image : David Jankowski. Musique : Xavier Berthelot. Montage : Stéphane Rybojad et Erwan Pecher. 110 minutes.

ODILE TREMBLAY

Chose certaine, le cinéaste Stéphane Rybojad, qui avait travaillé comme documentariste sur la série télé *Envoyé spécial*, connais-



ALLIANCE

sait les unités d'élite des commandos secrets de l'armée française qu'il avait suivies et filmées. Mais à l'heure d'en faire le sujet de son premier long métrage, on le constate surnourri de films américains, sans les moyens de ses ambitions et sans le talent pour tisser une histoire un tant soit peu captivante.

Le film qu'il a scénarisé tient presque d'une publicité pour les commandos en question et pour le président français, qui suit avec attention et inquiétude le cours des opérations. Car une journaliste de guerre française (Diane Kruger) a été enlevée en Afghanistan par les talibans, dont le chef a quand même un petit faible pour la captive, ce qui empêche celle-ci d'être égorgée séance tenante.

Mais voici que le fier et brave commando vole à sa rescousse et parvient à l'arracher à ses bourreaux, qui les traquent dans les montagnes, où les morts des deux camps s'écroulent et où la marche de l'endurance ajoute aux épreuves. L'un des militaires, le tendre du lot (Benoît Magimel), s'éprend de la belle amochée qui le lui rend bien, avec roucoulaades ici incongrues alors que la brute du



ALLIANCE

groupe, un peu humain quand même, doit mourir, c'est entendu depuis le début. Il y a du conte de fées là-dessous, avec jolie princesse délivrée du dragon par les preux chevaliers.

Les dialogues hautement convenus et plusieurs invraisemblances, dans une œuvre qui se veut un éloge de l'héroïsme mais où les acteurs, pourtant de haut niveau, peinent à se mettre en bouche

bien des clichés, plombent le film. Les paysages de neige et de désert sont filmés comme des cartes postales au milieu des fusillades meurtrières, les héros ne craquent jamais. Si loin du

réalisme dont était empreint *The Hurt Locker* de Kathryn Bigelow sur un sujet parent, on peine à y croire. Que voulez-vous...

Le Devoir

Un terrible navet

TOI, MOI, LES AUTRES

Réalisation : Audrey Estrougo. Scénario : Audrey Estrougo, Juliette Sales, Aline Mehoul. Avec Leïla Bekhti, Benjamin Siksou, Cécile Cassel, Marie-Sohma Condé, Chantal Lauby, Nicolas Briannon. Image : Guillaume Schiffman. Musique : Baptiste Charvet. Montage : Sophie Reine. 90 minutes.

ODILE TREMBLAY

La naïveté de cette comédie musicale qui mélange le romantisme de minidette à une dénonciation sociale n'a d'égal que son amateurisme.

Les bonnes intentions n'accouchent hélas parfois que de terribles navets. Et cette histoire d'amour improbable et mal tissée entre une jeune fille d'origine maghrébine (Leïla Bekhti) qui rêve de devenir avocate pour sortir de sa cité et un fils à papa en décapotable (Benjamin Siksou) cherche sans doute à revisiter le conte *Cendrillon*. En lui adjoignant le drame des sans-papiers, ça fait beaucoup, surtout à Paris au clair de lune.

Car on y chante du Michel Delpech et du Jacques Brel, entre autres, et on y danse; il y a même un numéro à la Bollywood. Les clichés abondent au

point d'en noyer l'écran. Le conflit de classes de ce Roméo et de cette Juliette est au cœur de l'affaire, puisque Gabriel le prince charmant, fils d'un chef de police (Nicolas Briannon) et d'une mère malheureuse et avinée (Chantal Lauby), doit se marier bientôt avec une bourgeoise de son rang (Cécile Cassel). Or il s'est amouraché de Leïla, la hors-caste, et comme la copine de celle-ci menace d'être expulsée sous condamnation du papa de Gabriel, rien ne va plus.

Le kitsch est partout: dans ce scénario impossible et cul, dans les chansons, la romance, le salon de coiffure de la cité, où chacun a le nez dans les affaires du voisin puis s'en désintéresse sans crier gare, dans la jalousie de la fiancée officielle qui danse aussi. Les coins sont tournés tellement rond qu'on se demande où le regard d'auteur de cette cinéaste française a pu se terrer en pareil méli-mélo ringard et prévisible, étalé sur la peau de banane de sa candeur.

Le Devoir



AZ FILMS

Posséder le temps

Sarah Polley revient derrière la caméra avec une méditation sur le couple

MARTIN BILODEAU

Quatre ans après *Away from Her*, un premier long métrage inspiré d'une nouvelle d'Alice Munro qui avait conduit Julie Christie dans la course aux Oscar, la comédienne et cinéaste Sarah Polley revient avec une nouvelle méditation sur le couple, les impacts du temps sur celui-ci et, par-dessus tout, la valse-hésitation amoureuse d'une insatisfaite chronique.

«C'est un désir universel que nous avons de toujours vouloir ce que nous n'avons pas en pensant que cela va mieux nous combler. Mais ce désir est en dedans de nous et ne peut être comblé que par nous-mêmes», me confiait cette semaine la cinéaste, jointe par téléphone à son domicile torontois.

Écrit en solo à partir d'une idée originale, *Take this Waltz*, qui prend l'affiche à Montréal la semaine prochaine, raconte l'histoire de Margot (Michelle Williams), une rédactrice à la pige qui, engoncée dans un mariage routinier auprès de Lou (Seth Rogen), un chef cuisinier sympathique, cède à l'appel de la passion amoureuse sous la forme d'un séduisant voisin (Luke Kirby), un artiste bohème doublé d'un conducteur de pousse-pousse.

Sagesse et vulnérabilité

«J'avais envie d'observer les relations amoureuses à long terme chez de jeunes personnes, pour donner un pendant à *Away from Her*, qui portait sur un couple âgé, raconte la cinéaste. Au cœur de mon idée, je voulais faire un film sur les fossés de la vie, sur la poursuite du bonheur et sur les moyens que nous prenons pour l'atteindre.»

Margot, personnage énigmatique aux yeux de son entourage et d'elle-même, était à l'étape de l'écriture, me dit Polley, «une page blanche» sur laquelle l'actrice, qui restait à trouver, allait dessiner. Pourquoi pas elle? «Je n'aurais pas su quoi faire si ce rôle m'avait été offert», reconnaît en riant l'ex-vedette de la série *Road to Avonlea*, révélée au cinéma par Atom Egoyan dans *The Sweet Hereafter*. Ont suivi des rôles marquants dans *The Weight of Water* sous la direction de Kathryn Bigelow, *My Life Without Me* d'Isabel Coixet, *Dawn of the Dead* de Zack Snyder et récemment *Splice*, de Vincenzo Natali, dans lequel elle donnait la réplique à Adrien Brody. Beau bilan pour une fille de 33 ans.

Modeste avec ça. «Pour être parfaitement honnête avec vous, je ne comprenais pas complètement le personnage. J'avais besoin d'une actrice qui puisse m'aider à la comprendre, et à être plus empathique à son égard. Margot pose des gestes qui ne sont pas toujours défendables et son manque de connaissance d'elle-même peut être assez déstabilisant. J'avais vraiment besoin d'une actrice qui soit capable de trouver ce qui est intéressant et sympathique en elle, et je pense que Michelle apporte une vulnérabilité et une sagesse que je n'aurais pas pu communiquer moi-même.»

Le seul acteur que Sarah Polley avait en tête au stade

La cinéaste canadienne

médite sur les impacts du temps sur le lien conjugal

de l'écriture était Seth Rogen. Ce natif de Vancouver, très connu pour ses rôles dans des comédies hollywoodiennes (*Knocked Up*, *Zank & Miri Make a Porno*, *Pineapple Express*), élargit ici sa palette, exploitant plus à fond un potentiel dramatique aperçu dans *Funny People* de son mentor Judd Apatow. «Le rôle est une extension naturelle de ce qu'il a déjà fait», me confirme Polley, qui admire le côté terre à terre de l'acteur, appelé dans *Take this Waltz* à former l'angle aigu d'un triangle isocèle réduit à la base par la promesse amoureuse de son épouse avec un autre. Cet autre étant joué par Luke Kirby, un acteur connu au Québec

pour avoir campé le héros de *Mambo Italiano*, et qui selon la cinéaste «apporte un charme au personnage qui n'était pas sur la page. Son personnage était à l'origine plus abrasif. Je pense qu'il a apporté une chaleur et une gentillesse qui servent le film.»

Un film dont l'action, campée dans le Toronto contemporain, renvoie dans le passé à travers plusieurs signaux: temps dilaté, musique d'un autre temps (dont la chanson de Leonard Cohen inspirée de Garcia Lorca, qui donne son titre au film), couleurs saturées et chaudes, presque en Technicolor, «de façon à donner un aspect rétro au film, pour forger de cette façon un climat de nostalgie. Mais aussi, et c'est le principal, pour traduire en images l'état mental d'une personne qui tombe amoureuse, alors que ses sens en éveil lui font paraître

les couleurs plus vives, le monde plus animé.»

Par-dessus tout, les personnages de *Take this Waltz* possèdent, entre autres richesses, le temps. Margot et son mari travaillent à la maison, l'amant vit sous sa condition par choix, afin de n'appartenir à personne et de gérer son emploi du temps à sa guise. «Les gens vérifient leurs messages sur leurs iPhones vingt fois l'heure, comme si chaque fois qu'ils ont une pause, ils devaient la combler par une occupation», déplore Sarah Polley. À la place, elle nous invite à faire une pause. Le temps d'une valse.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 16 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2012

Vendredi 29 juin, 20 h
BEETHOVEN ET DEBUSSY POUR INSTRUMENTS À VENT
Susan Hoepfner, flûte
Alex Klein, hautbois
Marie Picard, clarinette
Denise Pépin, piano
Et plusieurs autres!

Samedi 30 juin, 20 h
LES GRANDS SUCCÈS DES ANNÉES 60 À 80 REVISITÉS
John Pizzarelli Quartet
Avec la participation de la chanteuse
Jessica Molaskey

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été, 10 h 30 et 12 h 30
Évasion gastronomique et musicale
24 juin | De Félix à Brel
Denis Labrie, accordéon

Ce soir :
Emmanuel Pahud et les Vents Français

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
domaineforget.com

Patrimoine canadien Québec JEUNESSE Municipalité de Saint-Henri

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE › CINÉMA

Imprévisible vie de chalet

YOUR SISTER'S SISTER

Réalisation et scénario: Lynn Shelton. Avec Emily Blunt, Mark Duplass, Rosemarie DeWitt. Image: Benjamin Kasulke. Montage: Nat Sanders. Musique: Vince Smith. États-Unis, 2011, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Deux gars farouchement hétérosexuels et franchement pas très sensuels peuvent-ils tourner et jouer ensemble dans un film porno? C'était la question audacieuse que Lynn Shelton posait dans *Humpday*, une délicieuse comédie sans prétention autre que cette proposition décoiffante.

Avec *Your Sister's Sister*, la cinéaste semble adopter un certain confort narratif, poursuivant dans la même veine indépendante, et donc un peu fauchée, privilégiant cette fois l'incroyable thème des rapports entre les hommes et les femmes. Il faut toutefois

compter sur son réel talent à esquisser des personnages complexes; leur désinvolture ou leur manque d'ambition ne sont que des paravents pour mieux camoufler de fortes contradictions, ou d'étranges desseins.

Cette habileté que certains qualifieraient de machiavélique s'affiche dès la première scène, rassemblement de copains venus souligner dignement la mort d'un des leurs. Les hommages se révèlent sirupeux — c'est, en règle générale, la chose à faire dans les circonstances — mais Jack (Mark Duplass, l'un des deux insoucians de *Humpday*), le frère du défunt, vient jeter une douche froide avec ses commentaires acerbes. C'est alors que sa bonne copine Iris (l'Anglaise Emily Blunt, la reine Victoria de Jean-Marc Vallée) lui propose d'aller se reposer au chalet de sa famille, seul avec lui-même pour mieux y voir clair.

La solitude promise sera impossible puisque Jack débarque dans cet endroit bucolique alors que Hannah (Rosemarie DeWitt, la triste mariée de *Rachel Getting Married*), la sœur d'Iris, y a déjà installé ses pénates. Venue là pour noyer sa peine après une liaison de sept ans avec une autre femme, Hannah n'est pas enchantée à la perspective de partager son espace. De nombreux verres de tequila vont détendre l'atmosphère, au point d'amener les deux esseulés à se retrouver dans le même lit. Le tout tourne au vaudeville lorsqu'Iris effectue une visite impromptue au petit matin.

Ce marivaudage contemporain, particulièrement amusant et efficace, laisse peu à peu place à un climat plus angoissé, créé par les sentiments troubles d'Iris pour le frère d'un défunt qui était également son ancienne flamme il n'y a pas si longtemps... La confusion des émotions augmente d'ailleurs d'un cran lorsque l'on découvre que le brusque intérêt sexuel d'Hannah pour Jack ne s'expliquait pas que par son taux élevé d'alcool dans le sang.

Cette multiplication de petits imbroglios amoureux et sexuels ne serait jamais aussi surprenante et séduisante sans le naturel confondant et l'intelligence vive de ce fabuleux trio d'interprètes. Dans cette maison sous les arbres (le cadre enchanteur de l'État de Washington sur la côte ouest américaine), ils s'invectivent, se caressent et se boudent avec une grande humanité dans le regard. Le doigté de Lynn Shelton n'y est sûrement pas étranger.

Collaborateur
Le Devoir

Les meilleures intentions

LA FILLE AU MANTEAU BLANC

(V.O. S.T.F. DE THE GIRL IN THE WHITE COAT)
Scénario et réalisation: Darrell Wasyk, d'après une nouvelle de Gogol. Avec Pascale Montpetit, Joey Klein, Monique Mercure, Paul Savoie, Louise Marleau, Julien Poulin. Photo: Jean-François Lord. Québec, 2012, 113 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans sa nouvelle *Le manteau*, le romancier Nicolas Gogol créa un personnage inoubliable, celui d'un modeste fonctionnaire en bute à la mesquinerie humaine; ancêtre du Joseph K. de Kafka et du Winston Smith d'Orwell, Akaki Akakievitch Bachmatchkine mourra écrasé par un monde sans pitié. À la différence de ses descendants toutefois, lui reviendra hanter ses bourreaux. Voilà du grand drame russe, magnifiquement ciselé et concentré dans une petite trentaine de pages. L'archétype et le propos n'ayant pas pris une ride, *The Girl in the White Coat* en propose une transposition moderne.

Une production indépendante dans tout ce que cela a de méritoire, ce troisième film du Montréalais Darrell Wasyk (*H, Mustard Bath*) transpire la sincérité et les intentions les meilleures. Avec un amour patent, le cinéaste a repiqué les principaux éléments et motifs de la trame originale dans un contexte contemporain. Malheureusement, l'ensemble se révèle aussi invraisemblable que désuet.

Devant ce Montréal pratiquement unilingue anglais, on repense à la chanson *Mommy, Daddy* comme à une prophétie avérée. On se croirait dans les années 1950, avec la logeuse acariâtre, la commerçante odieuse, le patron paternaliste et les consœurs de travail harpies, anglophones terribles acablant la pauvre petite Cana-



DOMINO FILMS

dienne française sans défense. Un tailleur et une chauffeuse d'autobus sympathiques, et francophones, viennent souligner la démonstration. Simon Lavoie et Mathieu Denis ont évoqué le malaise linguistique montréalais avec beaucoup plus d'acuité dans *Laurentie*.

Les équivalences qu'avance Wasyk par rapport à la source demeurent cela dit intéressantes. Entre le copiste d'autrefois et la manutentionnaire indigente d'aujourd'hui, par exemple, on dénote une filiation finement observée. Mais compte tenu des partis pris de l'intrigue, il eût vraiment fallu camper celle-ci à une autre époque pour qu'on y adhère.

Difficile à cerner sur le plan psychologique, Elise, la protagoniste, ne convainc pas davantage. Certains comportements suggèrent un léger retard mental, d'autres, une somme appréciable de névroses. Le reste du temps, Elise semble juste très, très

naïve. Encore là, le contexte contemporain n'aide pas à faire avaler cette ingénuité excessive. À un moment, Elise révèle venir de la campagne. On ose espérer qu'il ne s'agit pas d'un justificatif narratif censé valider la crédulité sans borne du personnage.

Et si l'exercice devait être lu comme un conte? Soit, mais alors, peut-être aurait-on été bien avisé de conserver les éléments fantastiques de l'histoire de Gogol. C'est ce que fit le cinéaste Jack Clayton (*The Innocents, The Great Gatsby*) lorsqu'il l'adapta en 1956. Campé dans l'East End londonien, avec le protagoniste transformé en pauvre tailleur juif, ce court métrage gagnant d'un Oscar prouve la polyvalence du récit original. Au moins le film *The Girl in the White Coat* donne-t-il envie de relire la nouvelle.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Sur la notion de fin du monde...

RECHERCHE AMI POUR PARTAGER FIN DU MONDE

(V.F. DE SEEKING A FRIEND FOR THE END OF THE WORLD)

Scénario et réalisation: Lorene Scafaria. Avec Steve Carell, Keira Knightley, William Petersen, Martin Sheen, Connie Britton, Melanie Lynskey. Photo: Tim Orr. Musique: Jonathan Sadoff, Ron Simonsen. Montage: Zene Baker. États-Unis, 2012, 94 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans une voiture immobilisée à une intersection, un couple écoute les dernières nouvelles à la radio. C'est confirmé: l'ultime tentative pour sauver l'humanité a échoué. Dans moins de trois semaines, un astéroïde pulvérisera la terre. L'homme encaisse, stoïque. La femme le regarde un instant sans mot dire, puis, comme frappée par une évidence, elle prend ses jambes à son cou. La première scène

du film *Seeking a Friend for the End of the World* est également la meilleure.

Le type en question s'appelle Dodge, la quarantaine timorée, vendeur d'assurance vie de son métier. Afin de s'assurer qu'on a saisi l'ironie entre cette profession et le contexte de fin du monde, une scène de bureau vient surliner le paradoxe. Déjà, à ce stade précoce, on se demande si le scénario doit être pris au sérieux ou non. L'équilibre entre le tragique et le comique étant par la suite rarement atteint, à la fin, on l'ignore toujours. Mine de rien, cela implique qu'on est resté hors du récit tout du long. L'enjeu de celui-ci? L'amour naissant entre Dodge et sa voisine Polly, une jeune femme vaguement bohème (elle est étrangère, elle écoute des vinyles et elle fume du pot) mais apparemment très en moyens (voir son très spacieux appartement). Pensez à *Two for the Seesaw* avec l'Armageddon en toile de fond.

En guise de complications accessoires dont on ne doute pas un seul instant qu'elles se feront autre chose que cela, accessoires, un premier amour perdu à retrouver pour monsieur et des parents à aller rejoindre en Angleterre pour madame. Dans le rôle du gars-berdinaire, Steve Carell opte pour une retenue morose de circonstances, quoique son interprétation sensible ressemble à un décalque de celle qu'il offre dans *Dan in Real Life*. En bouffée d'air frais anticonformiste vouée à décoincer le héros (parce qu'elle est étrangère, qu'elle écoute des vinyles et qu'elle fume du pot), Keira Knightley déjoue tous les pronostics et parvient à grimacer encore plus que dans la première demi-heure d'*Dangerous Method*. On aurait tort de banaliser un tel exploit. Impossible, en tout cas, de croire à son personnage.

On arrive dans l'intrigue alors que la population se sait déjà condamnée. Riche potentiel. Sauf que l'on chemine

dans l'univers coincé d'une production hollywoodienne où une émeute à quatre ou cinq figurants et l'évocation d'une orgie sont censées traduire le désordre social engendré par l'annihilation prochaine. Pour se donner des airs transgressifs, le scénario égraine ça et là quelques lignes plus salées, mais rien n'est assumé.

Les derniers jours du monde, un drame anticipatoire empreint de surréalisme et d'humour noir mettant en vedette Mathieu Amalric, Karin Viard, Catherine Frot, Sergi Lopez et mis en scène par les frères Larrieu, a su exploiter avec infiniment plus d'intelligence et d'imagination la même prémisse. Qu'une telle œuvre n'ait pas trouvé de distributeur chez nous alors qu'un truc aussi banal que *Seeking a Friend for the End of the World* jouit d'une distribution planétaire, ça, c'est un peu la fin du monde.

Collaborateur
Le Devoir

Amazones des grandes utopies

LESBIANA, A PARALLEL REVOLUTION

Réalisation, scénario, image, montage et narration: Myriam Fougère. Musique: Michèle Groleau. 63 min. Anglais, français.

ODILE TREMBLAY

Il est vraiment intéressant de plonger au cœur des démarches extrêmes. Par les questionnements et les révoltes que ces utopies soulèvent. Le documentaire *Lesbiana* de la Montréalaise Myriam Fougère puise son origine dans la révolution féministe des années 70 et 80. Des homosexuelles activistes, au Québec comme aux États-Unis, avaient fait le choix de vivre à un moment où l'autre dans des communautés lesbiennes, sans hommes, à travers un mouvement qu'elles qualifiaient de séparatiste. Il subsiste certains fiefs ici et là, mais la vague est passée. C'est ce que nous explique en subs-

tance Myriam Fougère, qui entreprend un périple nord-américain afin de retrouver et d'interviewer ces pionnières radicales, en nous révélant les dessous d'une révolution laissée beaucoup dans l'ombre.

Certaines sont écrivaines, philosophes, artistes, ou sans autre titre que celui d'avoir rêvé à l'autarcie. Le patriarcat, toujours vivace, nuit à l'épanouissement des femmes de quelque orientation sexuelle qu'elles soient, la chose est entendue, mais cette évasion ne pouvait résoudre, on s'en doute, tous les problèmes. Et quand on entend des lesbiennes, qui s'étaient quand même mariées, soulever la question: «Que faire avec les enfants mâles?», le cul-de-sac est béant, et la nécessité de transformer le système de l'intérieur, tâche à laquelle d'autres se sont attelées, paraît seule réaliste.

Les interviews contemporaines sont fascinantes, tout en comportant plusieurs relets de nostalgie, mais les

images d'archives et photos d'époque de ces communes d'amazones se révèlent plus éloquentes encore, avec leurs magasins, leurs librairies, leurs restaurants, leurs aires de vie. Les régions rurales leur paraissaient plus propices aux îlots parallèles que les villes, mais les dissensions entre elles étaient grandes et les prises de bec nombreuses un peu partout. Les Afro-américaines, par exemple, se sentaient réfractaires au séparatisme, perçu comme une forme de racisme.

Par-delà les visions du monde qui s'affrontaient, on comprend que le lesbianisme fut pour elles bien davantage qu'une orientation sexuelle, mais une expérience sensorielle, politique, artistique, parfois mystique, laissée un peu en plan. Un mouvement qui a néanmoins laissé des traces. «On ne s'est pas endormies, on reste les êtres politiques qu'on a toujours été, qu'on est devenu comme

jeunes adultes et qu'on sera jusqu'à notre mort», conclut la Montréalaise Lise Moisan.

Le Devoir



FILMS SÉVILLE

LES ADIEUX À LA REINE

Léa Seydoux, Virginie Ledoyen, Diane Kruger

62^e Internationale du Film Festival de Berlin
Compétition
Film d'ouverture

«Superbe Virginie Ledoyen.»
-Voir, Marion Dumais

«Une œuvre d'une beauté somptueuse.»
-Marc-André Lussier, La Presse

«Une mise en scène d'une grande intelligence.»
-Jean-Marie Loubé, Cinéfilic

Un film de Benoit Jacquot Avec Xavier Beauvois et Noémie Lvovsky

LesAdieuxalaReine.com LesFilmsChristal

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
LES FILMS CHRISTAL

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CULTURE › EXPOSITIONS

Drôle, mais pas juste pour rire

GARE AUX GORILLES
Maison de la culture
Côte-des-Neiges,
5290, chemin de la Côte-des-Neiges
Jusqu'au 18 août

JÉRÔME DELGADO

Le méchant singe en rut que Georges Brassens libérait de sa cage dans *Le gorille* s'est multiplié. Désormais, il incarne plusieurs de nos démons dans *Gare aux gorilles*, l'exposition estivale de la maison de la culture Côte-des-Neiges. Ils ne sont pas si terrifiants, cependant. Car ils visent à nous faire rire, comme dans une bonne satire à la Brassens.

L'expo réunit les œuvres de cinq artistes et s'annonce comme « une réflexion sur la présence de l'humour dans l'art actuel ». La sélection du commissaire Robert Dufour ne nous fera quand même pas tordre de rire. Tout est dans la subtilité, et parfois on sourit plus que l'on ne s'esclaffe. Et à l'occasion, le malaise prend le dessus.

Karine Payette travaille ses photos et installations par le choc des contrastes. Dans *Anxiété de séparation*, la gueule ouverte d'un coyote naturalisé est remplie de plumes blanches, celles du coussin éventré déposé pas tellement loin de la bête. La mise en scène de cette destruction déroute au point où

l'on réévalue constamment notre interprétation. En animal domestique, le coyote n'est-il pas le plus vulnérable? L'individu caché sous un lit dans la photo *Nid* de Maxime Fortin pousse le risible de la situation à un état semblable de malheur.

Caricature sociale

La caricature sociale prend davantage forme dans le travail mêlant photo, vidéo, performance et théâtre de Daniel Olson. C'est avec raison que le commissaire fait débiter le parcours avec deux de ses œuvres. Dans *The Mad Hatter*, titre qui pourrait se traduire par « fou à lier » ou « bizarre », Olson personnifie un clown équilibriste, coiffé d'une tour de chapeaux, cet accessoire indissociable de sa pratique.

La mise en scène fait très spectacle, avec son néon, sa toile de fond et sa vue légèrement en contre-plongée, comme venant d'en bas d'une scène. Mais ce chapelier (*hatter*) au physique de Stan Laurel semble bien seul, même pas un Oliver Hardy pour lui tenir compagnie.

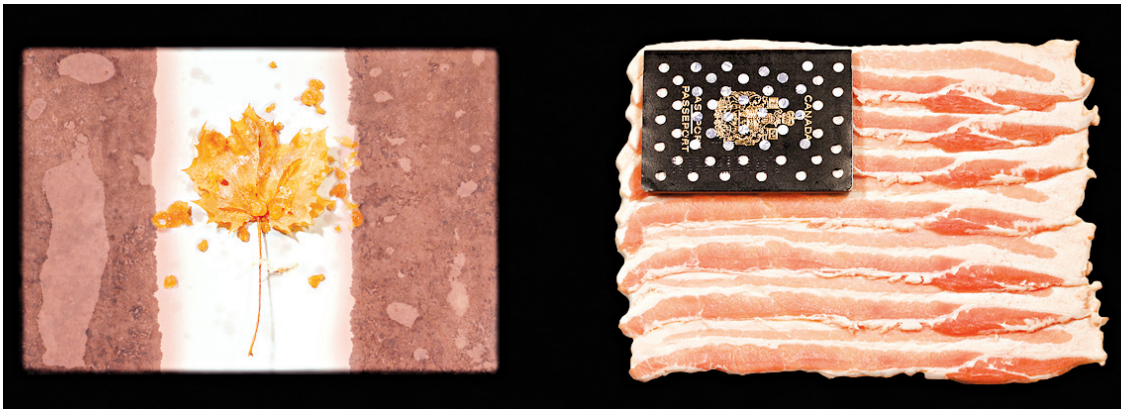
Les références à l'histoire culturelle, Daniel Olson les multiplie d'une fois à l'autre. Dans *Breakaway*, il reproduit *One and Three Chairs*, photo fétiche de l'artiste conceptuel Joseph Kosuth. Espiègle, Olson propose un subterfuge

plutôt qu'une simple copie, malgré les apparences. D'abord, l'image fixe de Kosuth devient ici œuvre audio-vidéo, avec une finale fracassante. Puis, l'un des trois degrés de cette chaise, soit sa signification mentale tirée d'un dictionnaire, a été trafiqué pour faire place à la définition française du vocable « chair ». L'astuce langagière donne à l'œuvre tout son sens, sa nature faussement ferme et inébranlable. Les icônes peuvent aussi s'écrouler.

Les trois autres artistes naviguent dans les mêmes eaux très à la mode du recyclage de la culture populaire destinée à critiquer la société de consommation. Éric Cardinal, avec ses moulages, sape des figures féeriques, Noémie Da Silva réintroduit des tracts commerciaux à l'éthique douteuse, alors que Chloé Lefebvre détourne des objets du quotidien.

Les gorilles hantent nos esprits. Gare à ceux qui osent tout remettre en question, à l'instar de celui qui fabrique des avions en papier avec les diplômes obtenus depuis l'école secondaire — l'œuvre *Sky Is the Limit*, de Chloé Lefebvre. La loi et l'ordre devraient nous en préserver, n'est-ce pas, Monsieur le Premier Ministre?

Collaborateur
Le Devoir



La position du missionnaire, 2011, Chloé Lefebvre

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE

Plans de travail

BACK TO THE DRAWING BOARD (REPRISE)
Dil Hildebrand
Pierre-François Ouellette art contemporain
372, Sainte-Catherine Ouest, espace 216
Jusqu'au 30 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

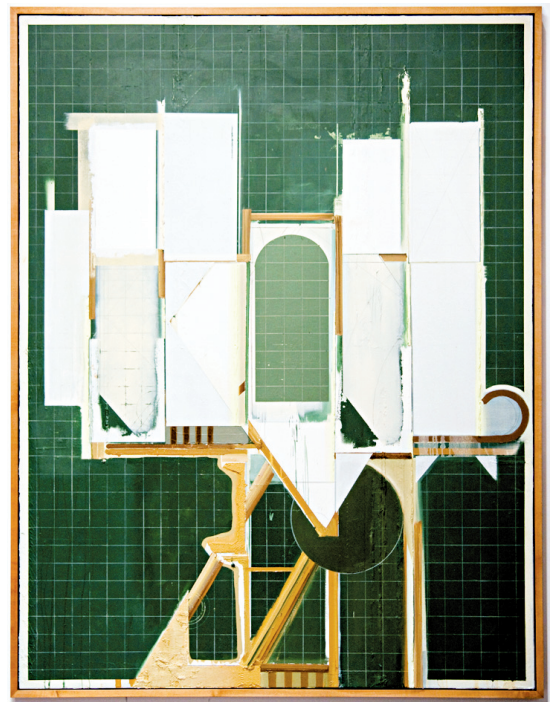
Dil Hildebrand est un de ces artistes pour qui la peinture seule compte. L'artiste chérit véritablement cette matière qu'il pratique en virtuose et dont on peut voir les œuvres depuis le milieu des années 2000. Si jusqu'ici il avait surtout fait sien le genre du paysage, voici qu'il trompe les attentes avec sa récente production présentée à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain (PFOAC). La série embrasse un tout nouvel univers: le tableau vert à craie.

C'est néanmoins toujours avec la matière picturale que Hildebrand convoque ce nouvel espace. Avec force et illusion, les toiles exposées déclinent des pans de tableaux verts, entiers ou fragmentés et assemblés, qui se présentent comme autant de chantiers préparatoires à la peinture. L'artiste lève en quelque sorte le voile sur les composantes préalables à la représentation elle-même: esquisses, chevalets, châssis, instruments de calcul, grilles et supports à l'état vierge qui sont, par ailleurs, de natures variées (feuille blanche, bois, toile ou plâtre). La peinture exclusivement suggère toutes ces matières qui nous ramènent plus globalement à l'espace de création.

Ces œuvres ne sont donc pas en rupture avec la série précédente de l'artiste qui s'intitulait *Peepshow* (exposée chez PFOAC en 2010). Elle en serait même le pré-lude, car les toiles avaient pour thème l'atelier de l'artiste, qu'elles représentaient avec maintes distorsions. L'espace privé de travail était non seulement fragmenté et disloqué, mais aussi rendu par un flou photographique et, surtout, contrarié par la présence à l'avant-plan de stries colorées, la revanche en somme de la matière picturale affirmant son opacité. Par ce type de composition, l'artiste faisait de chaque toile un dispositif qui exacerbe le regard face au spectacle, intime, de la peinture.

Constructions

Les toiles actuelles resserrent le cadrage autour des supports, dans le champ de la représentation et ne donnent plus de perspective ouverte sur l'espace de l'atelier. Ainsi, certaines œuvres affirment davantage la planéité du support, la surface en deux dimensions, simplifiant les compositions habituelles de Hildebrand, parfois très chargées. Des toiles donnent à voir des plans verts parcourus de grilles blanches et légèrement recouverts de pou-



PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE

Tree House, 2011, Dil Hildebrand

dre de craie factice. Ailleurs, le tableau vert, bien sûr illusoire, finit par se plisser, créant des saillies importantes qui trahissent la peinture elle-même.

La peinture s'avère donc aussi tactile et pas seulement optique. D'ailleurs, une autre partie des toiles de cette série évoque la manipulation de la matière et, par conséquent, les mains qui touchent et qui manient les matériaux. Les surfaces vertes font également référence au tapis à découper, ce qui suppose d'autres actions, tels le bricolage, le collage et l'assemblage. Dans certains autres tableaux, l'artiste suggère des emprunts à l'architecture, avec des compositions où il a juxtaposé et superposé des morceaux de textures hétérogènes, confrontant ainsi des plans d'angles divergents.

La référence au bâti reste allusive, comme l'atteste également une autre série d'œuvres sur papier qui résumement les compositions à des structures épurées, très graphiques. Alors que, par ces composantes, l'héritage de la peinture cubiste et constructiviste se fait pleinement sentir, la couleur dominante est aussi un clin d'œil aux écrans verts utilisés pour les effets spéciaux au cinéma et à la télévision. Hildebrand puise dans cette imagerie tout en restant dans le giron de la peinture, qu'il dédie ici à l'expérimentation et aux ferments de la création.

Les toiles exposées déclinent des pans de tableaux verts qui se présentent comme autant de chantiers préparatoires à la peinture

utilisés pour les effets spéciaux au cinéma et à la télévision. Hildebrand puise dans cette imagerie tout en restant dans le giron de la peinture, qu'il dédie ici à l'expérimentation et aux ferments de la création.

Collaboratrice
Le Devoir

VISITE GUIDÉE
Site archéologique

RESSUSCITER
BON-SECOURS

Découvrir une chapelle et un quartier disparus

Tournées découvertes
Mardi au dimanche
en après-midi
1^{er} juin au 2 septembre 2012

Tarifs

Adulte	10 \$
Étudiant et aîné	7 \$
Enfant	5 \$
Famille	20 \$

VISITEZ LE
MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 @ Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeois.com

Facebook, Twitter, Baladodiffusion

www.marguerite-bourgeois.com/bon-secours

Culture, Communications et Condition Humaine Québec

Montréal

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

Partenaire média LE DEVOIR

17 juin
au
9 septembre
2012

JACQUES PAYETTE

Le corps,
ce seul lieu habitable

Le MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DES LAURENTIDES

Exposition rétrospective 1976-2012

101, place Curé-Labelle, Saint-Jérôme (Québec) 450 432 7171

Un mur devant toi comme un ciel évanoui (détail), 2004
encaustique sur toile et métal, 355,6 x 259 cm

www.museelaurentides.ca

Venise capitale de la culture
De souveraine des mers à

Jusqu'au 28 octobre 2012

Découvrez les trésors sur Venise de la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal et de l'association des Vénitiens de Montréal.

MUSÉE DU CHÂTEAU DUFRESNE
2929, Jeanne d'Arc, Montréal (Qc) H1W 3W2
514 259-9201 www.chateaudufresne.com

Le 24 juin à 13h
Venez célébrer la Fête nationale du Québec avec Tricot machine et le Théâtre sans fil

514 259-9201
www.chateaudufresne.com

PROVINCIA DI VENEZIA, Cnic, Université de Montréal, Montréal, Culture, Communications et Condition Humaine Québec

LIVRES

Les lieux que l'on porte en soi



DANIELLE LAURIN

J'ai plongé dans ce livre comme on plonge dans l'inconnu. Aucun repère. Aucune attente non plus. *Coulées*: le titre m'intriguait. Le nom de l'auteur, Mahigan Lepage, ne me disait rien. On verrait bien.

Parfois, dans ce genre d'expérience, on est vite déçu. Le courant ne passe pas. On persiste un peu pour la forme, au cas où, mais le cœur n'y est plus. On regarde déjà ailleurs.

Qu'est-ce qui fait qu'un livre nous porte, nous transporte? Qu'est-ce qui fait qu'on s'accroche? Dès les premières phrases de *Coulées*, quelque chose s'est produit. Une sorte de glissement. De ravissement. Je n'étais plus là, dans la réalité, je n'étais plus moi. J'étais dans la réalité du livre, j'étais le livre.

Cette façon d'établir un climat, tout de suite. De rendre les lieux vivants. De faire s'interpénétrer les lieux et les sentiments qu'ils provoquent, les souvenirs qu'ils évoquent. Ce va-et-vient constant, ensuite, entre l'espace extérieur et intérieur. Entre le plus grand que soi et l'intime.

Ce mouvement continu, autant dans la trame comme telle que dans l'écriture elle-même. Ce déplacement perpétuel. Cette route qu'on avale, ces paysages qui défilent. Et cette minutie dans la description. Ces images qui s'imprègnent.

Cent pages à peine, au total. Mais un monde en soi. Et surtout, une voix.

Rien de tape-à-l'œil, de tonitruant. Parfois, même, quelque chose qui ressemble à l'ennui. Ou plutôt, au flottement ressenti quand on voyage et que le paysage n'en finit plus de se déployer autour de soi. On était curieux au début, à l'affût; les images en viennent à défilier à notre insu, on se laisse porter, transporter.

Coulées rassemble trois récits. Liés les uns aux autres. Et liés chacun à un lieu précis. On est d'abord en Gaspésie, puis en Outaouais, puis dans le Bas-Saint-Laurent. On est d'abord dans l'enfance, puis au début de l'adolescence, puis à la fin de l'adolescence.

D'abord, la Gaspésie, sa rivière Patapédia, ses plateaux, ses villages, ses rangs. Et au bout d'un rang, Pin rouge. À huit ans. Alors que les parents, ex-jeunes aux cheveux longs qui avaient participé au mouvement du retour à la terre amorcé dans les années 1970, viennent de se séparer. Le monde qui s'écroule. Le monde divisé en deux: avant, après. Avant, après la séparation. Impossible de revenir en arrière. La famille est disloquée, c'est l'écartèlement.

L'écartèlement à huit ans. Le car, seul, en partance de Rimouski où vivent la mère et la sœur, pour retourner chez soi, avec le père, à Pin rouge. «*Le trajet aura été un intervalle douloureux de vide et de solitude entre deux parents, entre deux embrassades.*»

Puis, l'Outaouais, sa rivière du même nom, ses forêts, ses usines. Au début de



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Né en 1980, Mahigan Lepage a grandi en Gaspésie, avant d'habiter en Outaouais et dans le Bas-Saint-Laurent

l'adolescence. «*C'était pour moi un pays noir, dur et sale, toxique. Et c'est ainsi que je vois la rivière des Outaouais: flot repoussant et opaque, tu*

Dès les premières phrases de *Coulées*, quelque chose s'est produit. Une sorte de glissement. De ravissement.

multe brassant les humeurs et les ténébres de mes années d'errance adolescente — une grande coulée de noir, où j'ai failli sombrer.»

C'est l'isolement. Le désœuvrement. La révolte. L'in-

communicabilité avec le père. «*Plus rien ici ne devait rappeler le monde ancien, le monde des Plateaux, le temps d'avant que tout n'éclate.*»

Sentiment d'étrangeté dans sa propre maison. Sentiment de vivre dans une prison. Drogue à répétition. Autodestruction. Peur. Soumission au copain plus frondeur.

Ce copain, surnommé Peanut, qui finira accro à l'héroïne. «*Et si je n'avais pas assez vite quitté l'Outaouais, si j'avais accompagné Peanut en d'autres dérives, si je*

l'avais suivi jusqu'au bout de la nuit, sans doute la grande coulée de noir m'aurait à jamais emporté.»

Puis, le Bas-Saint-Laurent, son fleuve. Le bleu du ciel. Le Bic, Rimouski. Chez la mère. Jusqu'à la fin de l'adolescence. La chaleur humaine, la camaraderie, les découvertes littéraires. L'ouverture, enfin.

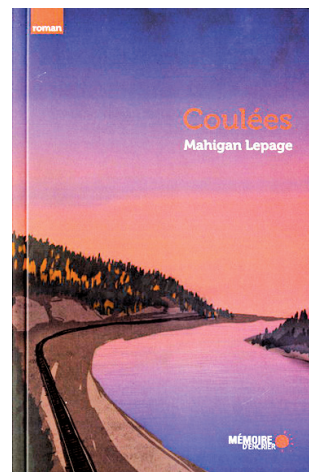
La grande originalité de *Coulées* est dans l'entrelacement. Entre l'exploration du territoire, la topographie des lieux et la plongée dans la vie passée du narrateur. Un narrateur prénommé Mahigan. Et dont le nom de famille est Lepage.

Mahigan Lepage, né en 1980. Qui a grandi en Gaspésie, a habité en Outaouais et dans le Bas-Saint-Laurent. Tel qu'indiqué en quatrième de couverture de *Coulées*.

Au-delà de la démarche autobiographique, des recoupements, c'est bien d'écriture qu'il s'agit. De connexion entre la narration, l'organisation du texte et le style. Ce qu'on appelle le style, et qui est si difficile à définir. À trouver.

Ça demande du temps, de la pratique. Et on sent bien qu'il n'y a rien d'improvisé, de «garroché» dans *Coulées*. Tout n'est pas remarquable. Quelques banalités. Mais au final ça coule, c'est le cas de le dire.

Une voix de poète. C'est ce que j'entendais tandis que je lisais. Sans savoir. Sans savoir que poète, Mahigan Lepage l'était. Sans savoir qu'il recevrait, quelques jours plus tard, le prix Émile-Nelligan pour son recueil *Relief*.



COULÉES
Mahigan Lepage
Mémoire d'encrier
Montréal, 2012, 100 pages

Pourquoi Drieu la Rochelle?

GILLES ARCHAMBAULT

Je suis d'une génération pendant laquelle n'entraient dans la Bibliothèque de la Pléiade que des auteurs et des œuvres dits classiques. Petit à petit ont été admis des auteurs du vingtième siècle. Ces dernières années, Simenon, Vian et, plus récemment encore, Duras. On le voit, on est en plein éclectisme, le souci commercial ne disparaissant jamais.

Mais alors, pourquoi rééditer Drieu la Rochelle? On connaît le rôle qu'il a joué pendant les années de la collaboration. On n'ignore pas non plus son antisémitisme militant. Il n'y avait pas que les Juifs qu'il poursuivait de sa haine. Ses cibles sont aussi les femmes, ses amis. Son principal ennemi, c'est son être même. À ce titre, la lecture de son *Journal 1939-1945* est fort instructive.

À la fin de l'introduction qu'il donne à l'édition de Drieu dans la collection dont je parle d'entrée, Jean-François Louette réussit presque à nous convaincre que son auteur s'impose par le charme qui se dégage malgré tout de sa personnalité et de son œuvre. Car il y a une séduction chez cet homme dont le flegme paraît être la caractéristique première.

Personnalité pour le moins complexe, se mettant à dos ses plus chers amis, estimait-il pouvoir réussir par l'écriture à s'imposer? La réponse n'est pas évidente. «*Je sais que mon œuvre mourra avec moi, qu'elle meurt avec moi.*» Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire: «*Au fond de moi-même, je ne puis pas ne pas m'imaginer que je suis un grand écrivain méconnu, qui aura son heure.*» En réalité, il a constamment oscillé tout au long de sa vie. Il serait avant tout un joueur qui avait parié sur l'hégémonie allemande et qui, se rendant compte de son erreur, a préféré avoir recours au suicide.

La réédition qui nous est offerte comprend la plupart des romans, récits et nouvelles de l'auteur. Si l'on excepte *La valise vide*, *Le feu follet* et *Le récit secret* qui relèvent en tout ou en partie de l'écrit intime et qui forment pour le lecteur que je suis l'es-

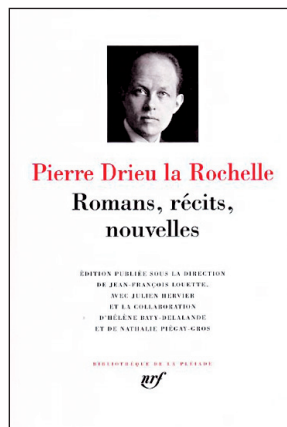
sentiel de l'œuvre, les romans de Drieu se lisent plutôt comme des essais sociologiques et mêmes politiques. Très souvent plane une atmosphère de cynisme. Le romancier abdique rarement son rôle de moraliste. Il intervient dans la narration. De même les dialogues sont-ils rarement exempts de messages.

Ne saurait prendre intérêt à l'univers de l'auteur de *Révolte bourgeoisie* qu'un lecteur curieux de l'aventure intellectuelle menée par un être tourmenté aux prises avec les enjeux politiques primordiaux de son temps. Est-ce suffisant pour qu'il parvienne à «avoir son heure»? Je ne le crois pas. Lui manquera-t-il probablement un certain engouement pour ce qui s'appelle encore la compassion. L'époque n'est pas portée vers le cynisme littéraire. Le champ du cynisme est pour le moment occupé par le politique.

On ne doit pas conclure qu'il n'y a pas beaucoup à glaner dans ces pages qui racontent par une fiction étrangement assumée un destin tortueux. Il est toutefois impérieux de prendre connaissance du *Journal*, non reproduit dans cette édition, qui jette un éclairage judicieux sur l'œuvre et son auteur.

Le charme dans les livres et la personnalité de Drieu? Il n'apparaît vraiment pas au premier abord. Vaut-il la peine de creuser? C'est selon.

Collaborateur
Le Devoir



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE
Romans, récits, nouvelles
Bibliothèque de la Pléiade
Paris, 2012, 1830 pages

Les amours de Jean Charlebois

Même si l'amour reste le thème central des livres de Jean Charlebois, le mal de vivre, comme un bourdonnement, est le ressort de sa dernière fiction intitulée *Comme au cinéma*.

SUZANNE GIGUÈRE

Dans ce récit séquencé comme un scénario de film, même si les mots semblent jouer entre eux, c'est souvent pour traiter avec une désinvolture feinte les sujets les plus sérieux, comme la mort, présente même au détour de phrases commencées dans la légèreté.

La trame du livre est simple: Louis-Marie, un homme dans la soixantaine, cherche une lumière capable de faire reculer «le grand enténébrement» de sa vie malaisée. Descente en profondeur, approche de l'obscurité, expérience de la solitude. Paradoxalement, avec les mots, il crée des massifs de vie. Il met l'amour au-dessus de toute autre chose et fait de ce sentiment le seul mode d'existence capable de sublimer son mal de vivre. Outre une histoire d'amour fusionnel magnifique à l'issue douloureuse sans vouloir effleurer la fin, le récit regorge de moments euphoriques, de moments difficiles, mais toujours surmontés par le désir qu'a l'homme mûr de consacrer sa vie à l'amour, avec une profondeur de sentiments et d'émotions qui donne presque chair aux personnages. Et lorsque quelques barbaries d'un âge tragiquement nôtre font irruption dans la fiction, que le ciel noir sent le soufre des bombes, les murmures de l'ami courent le tumulte.

Séquence 1. La déclaration d'amour. «*Je me suis dit que tu étais cette femme, cette lumière d'exception [...] échappée aux atroces grimaces du temps casseur, fossoyeur, enlaidisseur, demantibuleur, je me suis dit que tu étais une aurore en plein jour, une renaissance pour moi, et je t'ai laissée fleurir en moi.*» Paruline est la raison de vivre de Louis-Marie, son équilibre. Quand il tient sa tête entre ses mains, Louis-Marie sent qu'il

veut vivre. La sexualité et la sensualité sont pour lui des refuges à la douleur.

Séquence 2. Affliction. Louis-Marie chez la psychologue. «*Ce qui me fait le plus mal, 50 ans plus tard, c'est la sensation, je dis bien la sensation physique, dans tout mon corps, que je vais encore, toujours, recevoir des coups.*» En sourdine, le *Clair de lune* de Debussy, joué pianissimo. Un chef-d'œuvre de douceur et de tendresse.

Séquence 3. Les grandes confidences. À Baie-Saint-Paul sous un soleil de juillet. Louis-Marie converse avec son grand-père «aux yeux bleus bleus bleus». Ils chouchoutent. Deux chouetteux. «*Grand-père j'aimerais que tu m'apprennes à mourir. Est-ce que tu pourrais me dire comment on meurt?*» Cinquante ans plus tard, sur le même quai: «*Tu le sais, grand-père, que je n'ai plus le goût de vivre.*»

Il faut se donner le temps d'arriver aux dernières lignes. Elles sont plus qu'émouvantes. Lumineuses. Un vers d'Eluard clignote dans nos têtes: «*Mon amour ton amour ton amour. On reprend le livre pour savoir à quel moment on s'est laissé envelopper, à quel mot, à quelle phrase, notre âme a basculé.*»

La sincérité narrative au service de la vérité des sentiments: tel pourrait être le mot d'ordre littéraire de Jean Charlebois. *Comme au cinéma* témoigne du libre parcours d'une écriture passante qui dessine des images avec des mots. Depuis quarante ans, Jean Charlebois a dans ses dix doigts des mots, plein de nids de mots, qu'il observe inlassablement. Ornithologue de mots, il est.

Cette fiction poétique bouleversante est accompagnée de sept photographies en noir et blanc de Michel Tulin qui traduisent tout ce que le texte ne dit pas.

Collaboratrice
Le Devoir

COMME AU CINÉMA
Jean Charlebois
Éditions Les Heures bleues
Saint-Lambert, 2012, 128 pages

En voyage, décuplez vos découvertes!

18 juillet - BÉCANCOUR

L'activité de la meunerie au **Moulin Michel** et la chèvre à toison angora à **L'Angéline**

22 juillet - Concert-brunch au camp musical **CAMMAC** et visite du vignoble **Les Negondos**

Deux grands concerts à **JOLIETTE**

28 juillet - **Beethoven - Lisiecki** et **Nézet-Séguin**
3 août - **Mozart - Laplante** et **Nagano**



www.lesbeauxdetours.com

514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 11 au 17 juin 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (NB DE SEMAINES)

▼ **Romans québécois**

1	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle	-/1
2	Volte-face et malaises	Rafaele Germain/Libre Expression	2/13
3	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	3/8
4	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michael David/Hurtubise	1/8
5	Souvenirs de la banlieue • Tome 2, Michel	Rosette Laberge/Éditeurs réunis	-/1
6	Les héritiers d'Enkidou • Tome 5 Abussos	Anne Robillard/Wollan	4/8
7	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean	5/10
8	Les enfants de Roches-Noires • Tome 3 Ceux de la forêt	Anne-Michèle Lévesque/Hurtubise	6/3
9	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/11
10	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont	8/12

▼ **Romans étrangers**

1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/10
2	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy	2/6
3	Si c'était à refaire	Marc Lévy/Robert Laffont	4/8
4	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/3
5	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès	5/8
6	Les partenaires	John Grisham/Robert Laffont	6/5
7	L'œil du léopard	Hemming Mankell/Seuil	8/6
8	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	7/8
9	L'attente de Faube	William Boyd/Seuil	-/1
10	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel	-/1

▼ **Essais québécois**

1	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké	4/21
2	Desmarais, La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	1/10
3	C'était au temps des mammoth laineux	Serge Bouchard/Boréal	2/19
4	Un gouvernement de trop	Stéphane Gobeil/VLB	3/6
5	La soif de bonheur	Collectif/Boyard	6/7
6	Québécois 101, Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique	5/6
7	L'avenir du Québec, Les entrepreneurs à la rescousse	Pierre Duhamel/La Presse	8/3
8	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	-/1
9	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal	10/2
10	Fin de cycle, Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal	-/1

▼ **Essais étrangers**

1	Destruction massive, Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	1/11
2	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux	2/11
3	Le dérèglement du monde, Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF	-/1
4	Boomerang, Europe: voyage dans le nouveau tiers-monde	Michael Lewis/Sonatine éditions	7/2
5	L'ordre libertaire, La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	4/2
6	Sexe, mensonges et politique, Ces obsédés qui nous gouvernent	Pierre Lunel/Archipel	-/1
7	Anonymous, Pirates informatiques ou altermondialistes...	Frédéric Bardeau / Nicolas Daneu / Fyp éditions	-/1
8	Le combat continue, Résister à la mafia et à la corruption	Roberto Saviano/Robert Laffont	-/1
9	Petite histoire des grands singes	Chris Herzfeld/Seuil	-/1
10	Le prix à payer, Comment le coût de chaque chose...	Eduardo Porter/Transcontinental	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

Le Québec des intellectuels français



LOUIS CORNELIER

Vous avez sûrement déjà fait cette expérience décevante. Un intellectuel ou un journaliste européen que vous respectez vous sert de référence en matière d'affaires internationales. Vous appréciez ses analyses qui vous semblent rigoureuses et éclairantes. Un jour, cet auteur parle du Québec, une réalité que vous connaissez bien, et dit n'importe quoi, entachant ainsi sa crédibilité à vos yeux. Vous vous dites alors, avec raison, que si les idées de cet auteur ne sont pas fiables au sujet d'une situation qui vous est familière, il est bien possible que le reste de son œuvre ne le soit pas non plus.

Cette expérience de désillusion intellectuelle, que j'ai vécue à quelques reprises avec des penseurs européens, incapables de réfléchir au nationalisme québécois autrement qu'en lui appliquant une grille d'analyse européenne associant le nationalisme à un mouvement de droite, m'est revenue en mémoire à la lecture d'*Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français*, un essai du sociologue français Gérard Fabre qui esquisse « une généalogie des représentations intellectuelles du Canada et du Québec en France ».

Fabre, lui, c'est une évidence, connaît le Québec, son histoire, sa culture et ses débats. Son statut de « spécialiste de l'histoire intellectuelle croisée du Québec et de la France » n'est pas de la frime. On ne peut en dire autant, toutefois, de tous les écrivains et intellectuels qu'il présente dans son captivant et solide ou-

vrage. Ces derniers ont une caractéristique en commun : ils ont traité du Canada et du Québec dans leur œuvre et la plupart d'entre eux sont même venus faire un tour chez nous. L'intérêt qu'ils ont porté à notre situation ne se traduit toutefois pas toujours — Fabre le fait bien ressortir — en remarques et commentaires rigoureux et pertinents.

Breton et Tournier

À l'été 1944, André Breton, le pape du surréalisme, séjourne deux mois au Québec, principalement en Gaspésie. Il évoque cette expérience dans *Arcane 17*, publié en 1945. Pour le poète, résume Fabre, « la péninsule fait figure de métaphore du Canada français tout entier : son isolement et sa nature sauvage renvoient pour Breton à l'isolement culturel et à la prémodernité de la province de Québec ». Cette lecture n'a rien de choquant. En revanche, Breton ne brille pas par sa perspicacité en attribuant ce « retard culturel » à une « carence endogène », selon les mots de Fabre. Pour lui, les conquérants britanniques sont modernes, notamment parce qu'ils opposent le progrès au catholicisme, et les Canadiens français ne le sont pas, par leur propre faute. Le poète « ne tient aucun compte des phénomènes de domination économique », note Fabre sur un air de reproche.

Pour nourrir son inspiration en vue de l'écriture de son roman *Les météores*, Michel Tournier traverse le Canada en septembre 1972. De cette tournée, il tire un journal publié en 1977. Comme Breton, le romancier note un « manque de contact avec un monde extérieur » chez les Canadiens français et se permet, de plus, des remarques désobligeantes sur l'accent « caricatural » qu'il entend. Il trouve Montréal trop urbanisée à l'américaine et, même s'il rencontre Fer-

ron, reste sourd aux revendications nationalistes des Québécois qu'il considère, écrit Fabre, comme « des vestiges d'une ère révolue ». Dans tout son journal, Tournier n'écrit pas une seule fois le mot « québécois ». Nous sommes pourtant en 1972! C'est ce qui s'appelle rater le coche.

Par rapport au Québec, explique Fabre, les écrivains français sont déçus entre la nostalgie d'une grande Amérique française et le réalisme diplomatique. La France veut bien rêver, mais ne veut pas nuire à ses alliances avec les Britanniques. Cette tension marque toute l'histoire intellectuelle des rapports France-Québec.

Déjà, en 1827, Chateaubriand chante l'harmonie franco-indienne de la Nouvelle-France et évoque « l'idée pénible » d'une Amérique française avortée. Michelet, en 1867, le rejoint dans ce registre de la déploration nostalgique. Le critique Ferdinand Brunetière, en 1900, suggère aux Canadiens français de suivre le modèle irlandais, c'est-à-dire de s'américaniser, de se fondre dans le melting-pot, pour survivre... en anglais. Le politologue André Siegfried, en 1906, constate « la fracture irréductible du Canada entre anglophones et francophones », reconnaît que le pacte entre les deux peuples fondateurs n'est pas équitable pour les seconds, mais ne soutient le nationalisme canadien-français qu'à condition qu'il soit « raisonnable », c'est-à-dire qu'il rejette l'idée d'indépendance. Jean-Charlemagne Bracq, en 1927, n'en a que pour « le potentiel unitaire du Canada » et met sur le compte des « préjugés sectaires » de la minorité canadienne-française le fait qu'elle soit défavorisée. Il oublie, souligne Fabre, « les processus de domination ».

Et Esprit vint

Trois intellectuels de la prestigieuse revue *Esprit* viendront ébranler ce ronron bon-

ententiste nourri d'anglophilie. D'abord ami et allié des citélibristes Pelletier et Trudeau dans la lutte contre Duplessis et pour un fédéralisme renoué, Jean-Marie Domenach rencontre Gaston Miron en 1959 et devient lentement favorable à l'indépendance du Québec. Se faire servir en anglais dans une banque de Montréal sera pour lui un choc. Il écrit alors ne pas comprendre comment font les Canadiens français pour supporter d'être traités comme des domestiques. Les indépendantistes québécois, découvre-t-il alors, ne sont pas des nationalistes traditionnels ; leurs valeurs sont de gauche.

Le sociologue Philippe Meyer, en 1980, relaiera la pensée de son ami Domenach, pendant que le poète Robert Marteau s'installera même au Québec, de 1972 à 1984, pour mener avec une radicale virulence poétique la lutte indépendantiste, qu'il souhaite lier à la reconnaissance des cultures amérindiennes. Ces deux-là aussi sont des amis de Miron.

Le Québec a besoin de la France comme alliée. Or les intellectuels français ont besoin des penseurs québécois pour comprendre le Québec. Sans Miron, y aurait-il eu des partisans de notre indépendance en France? Le grand poète a-t-il une relève? L'éclairant essai de Gérard Fabre montre bien, en tout cas, que l'énigme que nous sommes a besoin d'éclaircisseurs dans la mère patrie pour ne pas se dissoudre dans l'indifférence.

louisco@sympatio.ca

ENTRE QUÉBEC ET CANADA

Le dilemme des écrivains français
Gérard Fabre
VLB
Montréal, 2012, 176 pages

La mémoire refoulée de l'Algérie

CHRISTIAN NADEAU

Ce très court essai de l'historien français Benjamin Stora est un livre où se mêlent des souvenirs et des éléments historiques permettant de rappeler les principaux événements liés à la guerre d'Algérie, qui eut lieu entre 1954 et 1962.

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur cette guerre, Stora présente les origines du conflit et ses effets sur les populations algérienne et française. Au cours d'un dialogue avec un interlocuteur fictif, il montre les conditions d'extrême iniquité qui régnaient alors en Algérie, où les revenus entre Français et Algériens musulmans étaient sans commune mesure et où les enfants des derniers étaient rarement scolarisés. A la différence de la politique de l'apartheid en Afrique du Sud, la discrimination est systématisée en Algérie sans qu'elle s'inscrive toutefois dans les lois.

Au début du conflit, les Français refusent d'accorder à l'Algérie la moindre autonomie. L'Algérie est considérée comme une province de la France. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle François Mitterrand, ministre de l'Intérieur et garde des Sceaux dans le gouvernement de Pierre Mendès France, est un acteur important de la guerre. C'est lui qui signe les décrets d'exécution des militants algériens. En tout, la guerre mobilisera 1 500 000 jeunes français, soit la majorité des hommes nés entre 1932 et 1943. La guerre d'Indochine avait été menée par des militaires de carrière. Celle d'Algérie fut faite par des conscrits, ce qui aura un effet considérable pour la mémoire collective. Stora commente également le sort des harkis, les Algériens qui ont combattu aux côtés des Français et qui ont été complètement abandonnés par ces derniers une fois la guerre terminée.

Au moment de la « bataille d'Alger », racontée par le film célèbre de Gillo Pontecorvo, les cas de torture se multiplient, la police et les militaires ayant carte blanche pour traquer les

résistants. Le grand classique d'Henri Alleg, *La question*, publié en 1958, offre un témoignage très éprouvant et fait connaître en Europe les méthodes de répression employées pour écraser l'insurrection.

La guerre aura aussi des effets considérables en France métropolitaine. Le 17 octobre 1961, à Paris, des milliers de manifestants sont chargés par les forces de l'ordre, dirigées par le tristement célèbre Maurice Papon. Les policiers n'hésitent pas à tirer à la mitrailleuse dans la foule et à jeter des militants dans la Seine. L'Organisation Armée secrète (OAS), dédiée à défendre l'Algérie française, va aussi se lancer dans une série d'attentats contre des intellectuels ou des hommes politiques favorables à l'émancipation du pays. L'OAS se fera encore plus violente après le référendum de 1962, où le peuple d'Algérie vote massivement en faveur de son indépendance.

Grâce à ce parcours succinct et toujours intelligent, Benjamin Stora expose toute l'importance d'un devoir de mémoire auquel s'est longtemps refusée la France, qui jusqu'à tout récemment refusait d'appeler la guerre d'Algérie par son nom, y voyant plutôt une simple opération de « maintien de l'ordre ». Contre l'oubli et contre une mémoire refoulée au profit d'un discours légalisant, Stora a choisi de présenter une histoire sans concession. Un très beau livre, modèle du genre.

A noter également la réédition par les éditions de Minuit de sept ouvrages liés à la guerre d'Algérie. En plus du livre d'Henri Alleg, *La question*, on retrouve aussi celui de Pierre Vidal-Naquet, *L'affaire Audin*, et celui de Noël Favrelière, *Le désert à l'aube*.

Collaborateur
Le Devoir

LA GUERRE D'ALGÉRIE

EXPLIQUÉE À TOUS

Benjamin Stora

Le Seuil

Paris, 2012, 128 pages

L'Amérique libre et démocrate des Patriotes

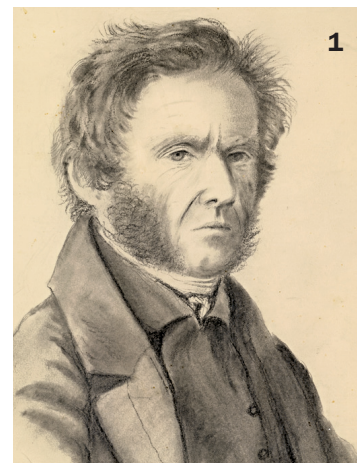
MICHEL LAPIERRE

Dans la crise actuelle, la place Émilie-Gamelin, à Montréal, sert de point de départ à des manifestations, comme si la révolte continuait l'histoire. Livre illustré aussi beau que savant, *Portraits de patriotes (1837-1838)*, de Jonathan Lemire, signale qu'Émilie Tavernier, veuve Gamelin, mère de l'Institut de la Providence et « ange des prisonniers politiques », était la sœur de François Tavernier, l'un des fondateurs en 1837 des Fils de la Liberté.

Le recueil contient une centaine de dessins, reproduits en couleurs, de Jean-Joseph Girouard, lui-même patriote de 1837-1838 et prisonnier politique, dont quelque 90 portraits de ses compagnons d'infortune (y compris François Tavernier), le tout conservé par l'État fédéral à Ottawa. Historien, Lemire a joint à la collection des portraits inédits d'insurgés, œuvres également exécutées par Girouard mais provenant d'autres sources.

Né à Québec, notaire à Saint-Benoît-des-Deux-Montagnes, l'artiste, appartenant par sa mère à la dynastie des Baillargé, architectes, sculpteurs et peintres, eut le talent de rendre éloquent la physionomie des personnages dont il dessina le profil. Dans les notices biographiques des patriotes représentés, Lemire, par sa prodigieuse érudition, nous laisse deviner la diversité bouleversante des vies intérieures de ces révolutionnaires meurtris du Bas-Canada.

Parmi eux se trouve même un prêtre, Augustin-Magloire Blanchet, qui deviendra plus tard évêque dans le futur État de Washington. Le témoignage de ce modéré, pourfendeur de charivaris (ancêtres des tintamarres des contestataires actuels), étonne par sa sagesse et son audace. En 1837, Blan-



1



2



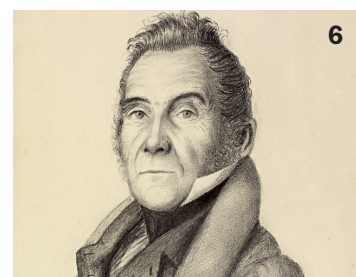
3



4



5



6

Le recueil contient une centaine de dessins de Jean-Joseph Girouard, dont ceux d'Ignace Dumouchel (1), de Georges Boucher de Boucherville (2), de Joseph-Amable Berthelot (3), de J.-B., Hercule et Camille Dumouchel (4), de Barthelemy Lachance (5) ainsi que de Wolfrid Nelson (6).

chet écrit à l'évêque coadjuteur de Montréal: « La marche suivie par le gouvernement ne pouvait être avantageuse ni au gouvernement ni au peuple. Telle est encore mon opinion, et aujourd'hui plus que jamais. »

Les bien-pensants blâment le brin de folie et le grabuge qui pimentent un profond besoin de changement

Plus intrépide, l'avocat André Ouimet, Fils de la Liberté qui a pris les armes contre les loyalistes, reproche au clergé sa soumission à l'autorité britannique. « Dites aux Américains, lance-t-il à un ami, de n'être jamais catholiques, c'est la religion des imbéciles. » Loin-tain précurseur des tenants du carré rouge, le professeur de philosophie Jean-Philippe Boucher-Belleville oppose une

Amérique libre et démocrate à l'Angleterre des « tyrans ».

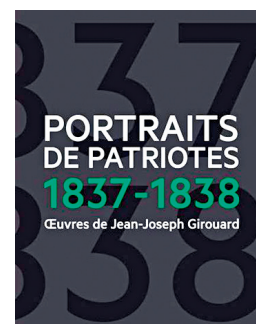
Quant à Georges Boucher de Boucherville, fils dissident d'un seigneur, il magnifiera plus tard, dans son roman d'aventure *Une de perdue, deux de trouvées*

(1864-1865), les côtés comiques, déliants, anarchiques de tout juste combat en faisant de ses héros les vainqueurs de pirates qui attaquent leur navire dans la mer des Antilles. Il racontera: « Tout se culbute et se relève pour rouler et se culbute encore. »

Aujourd'hui comme hier, si les bien-pensants blâment le brin de folie et le grabuge qui pimentent un profond besoin de

changement, c'est pour mieux nier cette nécessité même.

Collaborateur
Le Devoir



PORTRAITS DE PATRIOTES (1837-1838)

Jonathan Lemire

VLB, Montréal, 2012, 264 pages

la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b Bonheur d'occasion Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadana :

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié

Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

Jean-Pierre Sylvestre

Le Bison d'Amérique

Déjà en librairie

SEPTENTRION.Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Québec